

CAHIER  
D

Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Philosophie Page D 5



L'art du siècle Page D 7

Jardins Page D 8



## Au diable Évangéline!

Le 15 août est la fête des Acadiens. C'est l'occasion de s'attarder à une littérature à l'identité réelle, mais qui légitimement, comme toute littérature, ne se laisse pas enfermer dans une formule. D'une littérature en quête de reconnaissance qui mène une offensive sur le double front de la diffusion et du stéréotype. Tour d'horizon.

SILVIA GALIPEAU  
LE DEVOIR

«C'est dans la manière qu'elle bouge. Ses culottes avec des petites barres mauves. La coupe de ses cheveux. Everything. Perfect. Plus. Ses pendants d'oreille blanc. Ses bas blancs. The wiggle of her hips as she walks. Take a better look» (Gîte, Jean Babineau). C'est ça, la littérature acadienne aujourd'hui. Et beaucoup d'autres choses encore. A mille lieues de la Sagouine.

L'Acadie telle qu'elle est dépeinte dans le théâtre ou les romans les plus célèbres d'Antonine Maillet, folklorique et traditionnelle à souhait, a bien évolué. En l'an 2000, la littérature acadienne a les deux pieds bien ancrés dans la modernité, et affiche à ses heures des couleurs encore plus postmodernes qu'ailleurs. A quoi s'ajoute toujours, cependant, une touche particulière, dans la mélodie du langage, l'interrogation identitaire, ou la description des paysages, qui vient révéler une acadianité sans pareille. Parfois pour le plus grand bonheur du lecteur.

«Antonine, c'est un peu une planète en elle-même. Ce qu'elle fait encore n'est pas nécessairement représentatif de ce qui se fait maintenant. Antonine est quelqu'un qui s'est formé littérairement à un moment où il fallait affirmer l'Acadie. Elle a créé son propre monde, son propre univers», explique Henri-Dominique Paratte, directeur du département des langues et des littératures à l'université Acadia en Nouvelle-Écosse.

### Moderne acadianité

Dans le courant des années 80, les écrivains dits de la deuxième génération, c'est-à-dire ceux qui ont succédé à cette vague d'écriture reflétant le côté plus folklorique de l'Acadie, se sont violemment insurgés contre cette image, explique Denis Bourque, professeur de littérature acadienne à l'université de Moncton. Ces auteurs ne cherchent plus à exprimer leur identité. Ils l'affirment. Ils ne sont pas seulement le produit d'une tradition, mais s'inscrivent pleinement dans la modernité. Il n'y a qu'à penser à Herménégilde Chiasson (qui a reçu le prix du Gouverneur général du Canada l'an dernier pour *Conversations*), ou au poète Gerald Leblanc, qui ont tous deux voulu présenter une vision tout autre de leur pays, soit une «Acadie moderne, contemporaine, coupée de tous liens avec son passé».

VOIR PAGE D 2: ÉVANGÉLINE

# LIVRES

L'âme de

# JACK

Kerouac

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Dans la stricte logique financière consistant à capitaliser sur la mort des trois pieds-nickelés de ce qu'on appelle la Beat Generation, une avalanche de livres furent publiés. Il y a du tout et beaucoup de rien. Suffisamment en tout cas pour confondre le simple amateur. D'autant que, les deux d'en haut inscrits à la morgue des écrivains, on s'empressa d'annoncer que le journal que Jack Kerouac, le fils de Mémère, l'enfant de Lowell, l'apprenti footballeur, le frère de saint Gérard, pouvait désormais être dévoilé.

Drôle d'histoire que ce journal. Conformément aux souhaits couchés sur papier testamentaire par Stella Sampas, la veuve de Jack, il ne devait pas faire son entrée dans le grand monde tant et aussi longtemps que Ginsberg et Burroughs seraient encore de ce monde. Les deux enterrés, le chat sorti du sac. Les magazines *New Yorker* et *Atlantic Monthly* achetèrent des extraits de ce journal que Kerouac commença en 1939 et qu'il poursuivit jusqu'à sa mort en 1969.

Grâce à ces piles de feuilles noircies, du moins des extraits communiqués, on sait que les lascars de la Beat étaient humains, trop humains. Qu'ils n'étaient pas aussi copains comme cochons qu'ils l'avaient laissé croire de leur vivant. Sur-tout, on découvre un Kerouac plus passionné, voire habité de littérature, toutes les littératures, que son rôle central de la scène Beat le laissait supposer.

Toujours est-il que la publication d'extraits par les deux magazines mentionnés fut suivie avec une telle attention que tout ce qui était ou faisait Beat redevint d'actualité. Dans la foulée, on publia des essais et des souvenirs à la pelle. Des livres du genre, «Souvenirs d'une femme de la Beat», «Mémoires du junkie qui roula les premiers pétards que Kerouac et ses jeunes copains consommèrent», «La Beat à la portée de tous», «Le Beat portable»... Grâce à cela, les ombres qui oblitèrent ce qu'a été ce mouvement sont en train d'être gommées.

Comme un écho à ce renouveau de la Beat, à sa pertinence, son éternelle actualité, à l'intérêt que suscite encore et toujours Kerouac, on vient de publier coup sur coup trois nouveaux ouvrages: *Dharma - Le grand inédit posthume* par Jack Kerouac aux Éditions Fayard, *Lettres choisies 1940-1956* de Kerouac aux Éditions Gallimard et *Sur ma route* de Carolyn Cassady aux Éditions Denoël & D'ailleurs.

Le *Dharma* est un ensemble de textes retraçant la quête spirituelle, la quête bouddhiste de Kerouac. L'intérêt des *Lettres choisies* réside dans le fait qu'elles dévoilent ou précisent les goûts littéraires de Kerouac. Quant à *Sur ma route*, il est un des meilleurs témoignages jamais écrits sur le mouvement vu de l'intérieur.

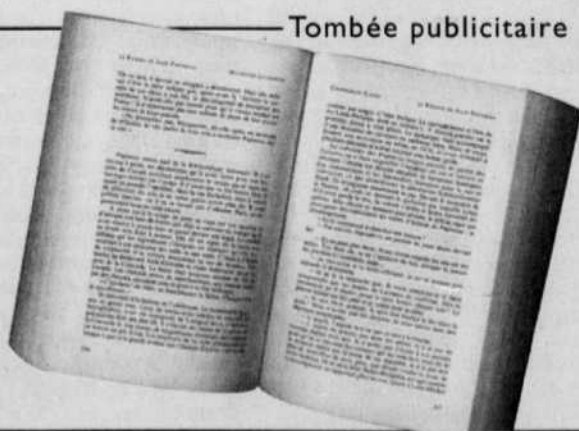
VOIR PAGE D 2: KEROUAC



Il y a trois ans, presque jour pour jour, Allen Ginsberg respira sa dernière bouffée d'air frais. Enfin, frais... On n'en a pas la moindre idée. De toute manière, l'état du temps au jour de la mort du bonhomme qui écrivit *Howl*, c'est juste bon pour les annalistes versés en humeurs atmosphériques. Quelques mois et des parcelles de temps plus tard, William Burroughs, l'homme au physique d'agent d'assurances complètement décharné, déclara forfait.

Cahier SPÉCIAL  
Le Devoir

Tombée publicitaire 18 août 2000 • Parution 26 août 2000

R e n t r é e  
LITTÉRAIRE

LE DEVOIR

## LIVRES

KEROUAC *Le Dharma n'est ni roman, ni poème, ni essai ou étude. C'est une longue prière*

SUITE DE LA PAGE D 1

Peut-être bien que toute la recherche entreprise par le biais du *Dharma* est contenue dans ces deux phrases: «*Tout écrit qui n'est pas une façon de s'éclairer soi-même pourrira comme un corps*», «*Dénouer la langue du monde, c'est ce que je fais*». Le *Dharma* n'est ni roman, ni poème, ni essai ou étude. C'est une longue prière. Une prière souvent confuse, une prière parfois exaltée. Une prière qui suit le cheminement bouddhiste que Kerouac entreprit en 1953.

Qu'on se le dise, ce gros pavé de 420 pages qu'est le *Dharma* s'adresse aux amateurs maniaques de l'œuvre de Kerouac. Ce bouquin est aussi éloigné de *Sur la route* que l'est la musique de Massive Attack de celle de Charles Mingus. Chose certaine, il confirme la forte empreinte que la fervente catholique de Gabrielle, Mémère, eut sur Jack. Ce livre est le livre d'un mystique. «*Je ne peux, écrit-il, renoncer au monde complètement tant que je n'ai pas fini de servir ma mère, qui m'a mis au monde. Cela aussi, c'est le Tao. Si je ne lui survivais pas au cours d'une vie zélée partagée entre l'enseignement-écriture dans la maison où elle se trouve et la retraite annuelle dans une hutte solitaire, alors cela signifie seulement que je dois, en tant que Bodhisattva, revenir pas-encore-parfait*». Bigre! Allô maman, bobo...

Bon. Le *Dharma* est à bien des égards incompréhensible. Il est déjanté et absent de sens si ce n'est celui très personnel que Kerouac a cherché. Que comprendre, par exemple, à ceci: «*La vieille dame à la télévision qui était surprise*

d'avoir gagné une Cadillac consciencieusement de quelque Karma caché portant ses fruits d'une implantation précédente sur une autre entité... » Que comprendre? Rien.

*Lettres choisies...* Ces lettres sont à l'évolution littéraire, voire esthétique, de Kerouac ce que le *Dharma* est à son évolution spirituelle. Elles permettent de découvrir un Kerouac très soucieux de ce que doit être le travail d'écrivain. Elles révèlent un Kerouac aux opinions bien arrêtées. Un Kerouac, enfin, qui cultive l'amitié. Il écrivait beaucoup aux copains et aux copines. Souvent sur le mode de l'admonestation.



Au poète Philip Whalen, il écrit, par exemple, «*Arrête de perdre ton temps avec cette idiote de Gertrude Stein et cet autre idiot tout particulier, comment s'appelle-t-il, Miller ou Hemingway. Lis les vrais écrivains, lis Balzac, Han Shan, Shakespeare, Dostoïevski. Non, lis les grands écrivains, tiens-toi à Rabelais, tiens-toi à Homère, tiens-toi à Khayyam [...]* et pour l'amour de Dieu jette-moi cette Gertrude Stein elle me fait gerber avec sa gentillesse de gouine qui dissimule tout ce venin.»

Des trois livres proposés depuis peu, celui que signe Carolyn Cassady est le plus susceptible de plaire aux simples amateurs de la Beat. Sans fioritures, sans emphase, sans prétention, Carolyn Cassady raconte sa vie en compagnie des uns et des autres. Surtout, elle nous permet de mieux saisir l'impact qu'avait sur les jeunes l'atmosphère d'un temps agité et, ce faisant, la soif de liberté qui les animait.

On suit les cascades littéraires

de Jack et les cascades tout court de Neal Cassidy. Nous sommes les témoins de la sensibilité de Ginsberg et des coups tordus que ne cessait pas d'inventer Ken Kesey. On découvre que l'indifférence était le sentiment le plus partagé. Enfin, on connaît mieux la fin de Jack grâce à cette lettre que Ginsberg envoya à Carolyn.

«*Dans le cercueil Jack semblait avoir une grosse tête, des lèvres moroses, un point de calvitie au sommet du crâne et lissé jusqu'aux sourcils, les doigts ridés, les mains velues qui dépassent du veston pour tenir un chapelet, des masses de fleurs autour du cercueil, la ride familière en U sur le front, les yeux clos, la corpulence de l'âge mûr, il ressemblait à ce qu'était devenu son père au fil de décennies de rêve antérieures.*» Amen!

## DHARMA

Jack Kerouac  
Traduit de l'anglais et préfacé par Pierre Guglielmina  
Ed. Fayard  
Paris, 2000, 420 pages

## LETTRES CHOISIES

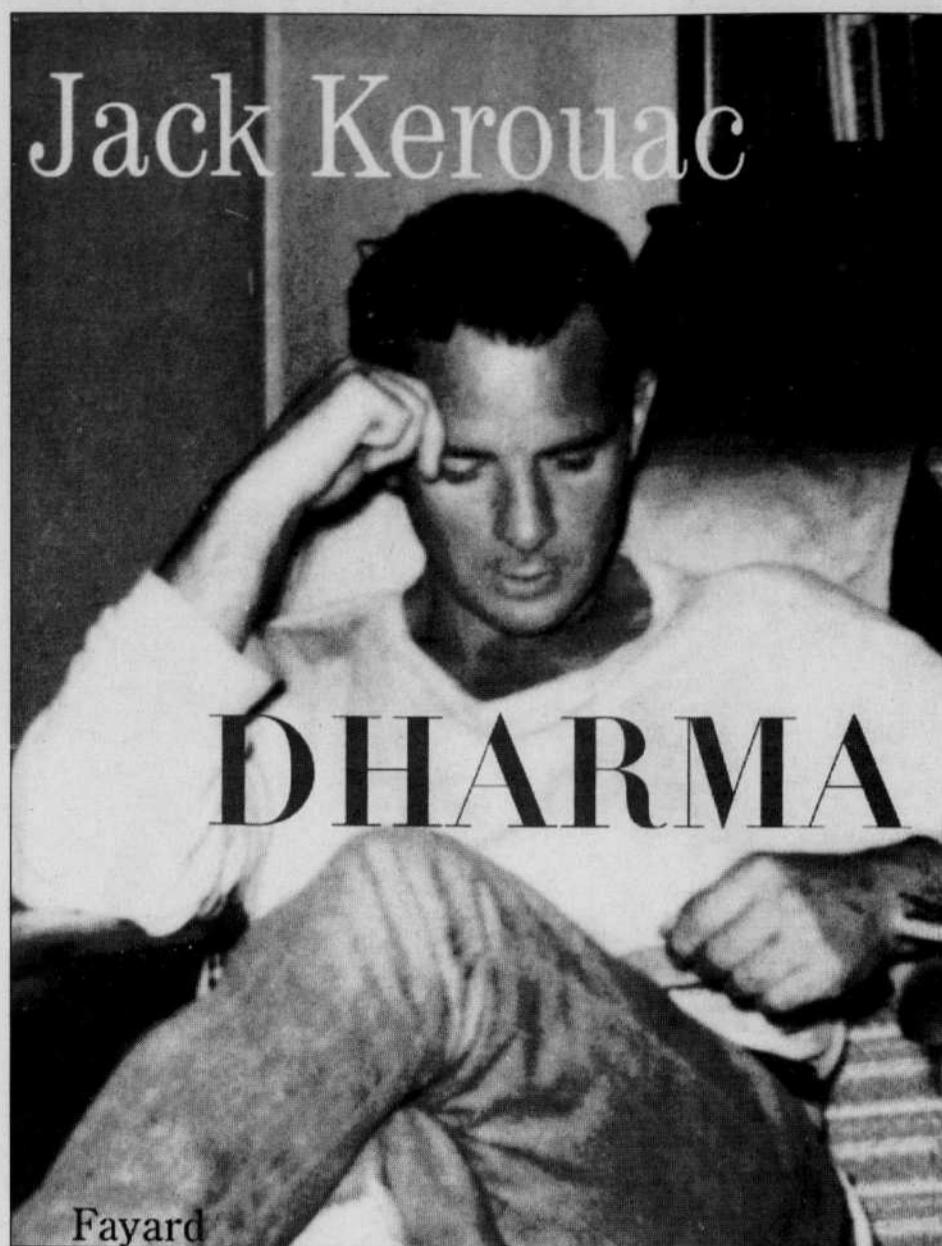
1940-1956

Introduction de Ann Charters  
Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina  
Ed. Gallimard  
Paris, 2000, 540 pages

## SUR MA ROUTE

MA VIE AVEC NEAL CASSADY,  
JACK KEROUAC, ALLEN  
GINSBERG ET LES AUTRES...

Carolyn Cassady  
Traduit de l'anglais par Marianne Véron  
Ed. Denoël  
Paris, 2000, 556 pages



## GROUPE Renaud-Bray

## PALMARÈS du 2 au 8 août 2000

1	JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	34	J. K. Rowling	Gallimard
2	DICTION.	Le Petit Larousse illustré 2001	3	Collectif	Larousse
3	ROMAN	Fille du destin ♥	10	Isabel Allende	Grasset
4	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	75	Dalai-Lama	R. Laffont
5	ROMAN	Et si c'était vrai...	29	Marc Lévy	R. Laffont
6	POLAR	Soins intensifs	10	C. Brouillet	courte échelle
7	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	48	Henriette Major	Fides
8	ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	12	Amin Maalouf	Grasset
9	B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	8	Tome & Janry	Dupuis
10	POLAR	Le testament	13	John Grisham	R. Laffont
11	POLAR	Prisonniers du temps	10	M. Crichton	R. Laffont
12	ROMAN	Avant de te dire adieu	10	M. Higgins Clark	Albin Michel
13	ROMAN Q.	L'autruche céleste	25	Iléana Doclin	Flammarion Q.
14	ROMAN	Véronika décide de mourir	18	Paulo Coelho	Anne Carrière
15	ROMAN	City	12	A. Baricco	Albin Michel
16	CUISINE	Sushi faciles	10	Collectif	Marabout
17	ESSAI Q.	Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France	24	André Lachance	Libre Express.
18	POÉSIE Q.	Erreur d'impression	8	Daniel Bélanger	coronet liv
19	SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	20	Joseph Cohen	Könemann
20	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	145	I. Nazare-Aga	L'Homme
21	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	44	P. J. D'Adamo	du Roseau
22	DICTION.	Le Nouveau Petit Robert I	4	Collectif	Le Robert
23	ROMAN	Maintenant et pour toujours	7	Danielle Steel	Pr. de la Cité
24	PSYCHO.	La guérison du cœur	27	Guy Corneau	L'Homme
25	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	47	A. M. Macdonald	Flammarion Q.
26	PSYCHO.	À chacun sa mission	37	Monbourquette	Novallis
27	SANTÉ	Le corps heureux	17	T. Cadrin-Petit	L'Homme
28	POLAR	Napoléon Pommier	8	San-Antonio	Fleuve noir
29	POLAR	La lune était noire	10	M. Connelly	Seuil
30	ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	25	Dai Sijie	Gallimard
31	ROMAN	Soie ♥	185	A. Baricco	Albin Michel
32	HORREUR	Hannibal ♥	29	Thomas Harris	Albin Michel
33	ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	21	Marcel Tessier	L'Homme
34	ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	8	Heien Fielding	Albin Michel
35	CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	299	Daniel Pinard	Boréal
36	POLAR	La ville de glace ♥	24	John Farrow	Grasset
37	ROMAN	Le bonheur en Provence ♥	17	Peter Mayle	Nili
38	ROMAN	Harry Potter and the Goblet of Fire <small>Version française disponible dès octobre</small>	5	J. K. Rowling	Bloomsbury
39	CYCLISME	Il n'y a pas que le vélo dans la vie	7	L. Armstrong	Albin Michel
40	ROMAN Q.	Carnets de naufrage ♥	24	G. Vigneault	Boréal

## Livres -format poche

1	ROMAN	Geisha ♥	13	Arthur Golden	Livre de poche
2	ROMAN	L'alchimiste	234	Paulo Coelho	J'ai lu
3	B.D.	DragonBall n° 41	9	Akira Toriyama	Génat
4	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	25	Heien Fielding	J'ai lu
5	SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	6	Neale D. Walsh	J'ai lu

♥ : Coups de coeur RB

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

## La fille de Longfellow

## LES VISAGES D'ÉVANGÉLINE. DU POÈME AU MYTHE

Robert Viau  
Éditions MNH  
Québec, 2000, 190 pages

## BENGIT LACROIX

L'historien Robert Viau, prix France-Acadie 1998 avec *Les Grands Dérangements*, a aussi publié, plusieurs mois après, *Les Visages d'Évangéline. Du poème au mythe*. Un texte généreux, documenté, une bibliographie de plus de 300 titres. De toute évidence, ce texte s'adresse à ceux et à celles qui sont prêts à relativiser leurs premières conclusions, quitte même à modifier leur perspective de l'histoire acadienne. Ce qui ne va pas toujours de soi, paraît-il. Serait-il utile de relire *Les Abus de la mémoire* de Tzvetan Todorov (Paris, Seuil, 1998)? Quoi qu'il en soit, Évangéline n'est plus prisonnière de notre mémoire. Elle voyage d'un pays à l'autre, elle est déjà, 14 fois, sur des sites Internet; elle fut en ces derniers temps l'objet ou plutôt le sujet d'un drame musical. Étonnante Évangéline! Cette grande sœur aînée doit sa première for-

tune littéraire à un poème désormais célèbre, *Évangéline* de Longfellow (1847). Un Américain de Nouvelle-Angleterre, professeur à Harvard... et jamais déporté à ce que l'on en sait.

Peut-être le temps est-il venu de se mettre en route avec Évangéline. Nous voulons dire qu'il serait intéressant et approprié que certains historiens en collaboration avec les sociologues ouverts aux changements de perspectives étudient les diverses fonctions tout aussi bien que les allées et venues de la mémoire canadienne-française, depuis 1755 et surtout depuis 1760, jusqu'à nos jours.

Il semble acquis que la mémoire acadienne soit d'un autre style que la mémoire québécoise. Moins hargneuse en tout cas, mais aussi entêtée. Plus romantique? Sûrement. Trop soumise? C'est à voir. Un fait demeure: la mémoire acadienne respire, comme Évangéline, le grand air, la mer, l'espace. Les Acadiens forcément se soumettent. Peut-être plus officiellement que nous, mais ils gardent leur sang-froid et se montrent par là même, et à mesure que le temps avance, plus nobles certes que leurs bourreaux (!). Les Québé-

cois seront-ils d'éternels insoumis? Le *Refus global* (1948) et, depuis, nos façons de rejeter notre passé tout en favorisant le patrimoine et ses subventions, sont-ils purification ou abus de mémoire?

L'étude sérieuse de Robert Viau et ses références accumulées mériteraient un colloque sérieux sur les mythes comparés des Canadiens français et des Québécois. La conclusion de notre auteur est un appel discret mais insistant à réviser les divers cheminements de nos souvenirs, à en faire le bilan, à les comparer au besoin. Comment se crée un mythe et comment survit-il? Le plus récent, celui de Maurice Richard, n'exprime-t-il pas assez déjà la générosité d'un peuple affamé de victoire? C'est à suivre, je vous assure.

Pour notre part, nous estimons que la conclusion du livre de Robert Viau, travailleur discret s'il en est un et à l'abri de nos petites rivalités, mérite d'être citée. Et ce, parce que cet historien est assez adulte pour ne pas s'affilier à l'avance à une école de pensée en quête de notoriété ou tout simplement révisionniste par principe plutôt que par connaissance des textes.

De nos jours, il reste peu de «héros» dont les comportements ou les valeurs peuvent rallier une majorité d'admirateurs, soit qu'on ne s'y reconnaît plus, soit qu'on ne s'identifie plus aux valeurs qu'ils représentent. L'auréole des héros résiste mal à la loupe grossissante des historiens et des révisionnistes, et aux engouements de la mode. Le doute s'installe et la polémique déboullonne ces héros tirés du passé en tant qu'outils de cohésion sociale.

Il semblerait donc que ce genre de personnage ait fait son temps. Cependant, si le personnage d'Évangéline n'est plus proposé comme un modèle à imiter, si Évangéline n'est plus considérée comme l'héroïne acadienne par excellence, le poème de Longfellow n'a pas perdu de son charme.

Cette œuvre interpelle les lectures dans ce qu'elles ont de plus précieux et de plus intime: leur croyance en la transcendance de l'amour. Tant que les nouvelles générations de lecteurs seront émues par des récits où l'éloignement et la mort ne peuvent détruire l'amour, elles s'intéresseront à *Évangéline*. Évangéline n'a pas fini ses pérégrinations.

## ÉVANGÉLINE

## La poésie a toujours été le genre le plus prisé

SUITE DE LA PAGE D 1

Herménégilde Chiasson «*dénonce à peu près tout ce qui est en rapport avec l'Acadie traditionnelle*». Gérard Leblanc, quant à lui, présente une Acadie franchement urbaine. Dans sa *Géographie de la nuit rouge*, c'est toute l'américanité de l'Acadie qui transparaît, avec l'influence culturelle, la contre-culture, les références musicales, etc. Bref, tout ce qui relève de l'Acadie plus traditionnelle est mis au rancart.

Et puis dans le courant des années 90, l'héritage acadien transparaît de nouveau, mais sous un nouveau jour. Plus subtil, commente Raoul Boudreau, professeur au département d'études françaises de l'université de Moncton. Au premier abord, à part chez certains, rien ne permet de deviner qu'il s'agit d'auteurs provenant de ce petit bout de pays. «*Mais cela revient sous une autre forme. Ce n'est pas direct et explicite, c'est plus symbolique*», affirme-t-il. Ainsi, France Daigle, qui a publié récemment son *Pas Pire*, roman post moderne, ou se succèdent les retours sur le récit et les liens entre divers textes, présente une œuvre où s'entremêlent autobiographie et fiction. L'héroïne, alterego de l'auteur, fait un voyage à Paris, où elle souffre d'agoraphobie. Selon Raoul Boudreau: «*c'est l'environnement qui est considéré comme hostile. Or cela peut être interprété comme la situation de tous les Acadiens*».

S'il faut aller chercher l'Acadie chez certains, d'autres l'affichent comme jamais auparavant. Jean Babineau a publié dernièrement deux œuvres en chiac, cette unique «*parure des Acadiens*»: *Bloupe* et *Gîte*. Le français, l'anglais et le chiac s'y entremêlent, pour donner un résultat haut en couleur, révélant toute la musicalité de ce dialecte acadien.

Les années 90 ont aussi connu d'autres auteurs, inclassables ceux-là. «*Il n'y a pas vraiment de tendances, comme il y a peu d'écrivains, il y a surtout des individus*», explique Raoul Boudreau. Il mentionne Ulysse Landry, qui relance des thèmes chers aux années 70, l'anticapitalisme et l'écologisme notamment, ou encore Gratia Couturier, avec *L'Antichambre*, ou *Je regardais Rebecca*, auteur très moderne, mettant en scène des sujets d'actualité (le cancer, la fécondation in vitro), par le biais de mises en abyme multiples, rendant «*la lecture très difficile*».

Et puis tout dernièrement, à la fin des années 90 et au début de l'année 2000, une nouvelle génération de jeunes écrivains est née, essentiellement poètes, reflétant la tradition profondément orale de la culture acadienne. «*La poésie a toujours été le genre le plus prisé, là où l'on publie le plus en Acadie. C'est aussi souvent le cas de jeunes auteurs, [qui choisissent la poésie], à cause de l'urgence de leur message. Le roman demande une plus grande maîtrise*

de la littérature», explique Raoul Boudreau. Il cite différents noms: Eric Cormier, qui vient de faire une tournée en France, Mathieu Gallant, et Christian Roy, affichant tous trois un ton très emporté. «*Ils bousculent un peu tout, il y a un refus, une opposition au monde, aux normes*».

## Hors de Montréal, point de salut?

Ces trois écrivains se sont fait connaître dans leur milieu, mais combien encore tentent de percer? La publication n'est pas une chose facile en Acadie. Pour beaucoup, hors de Montréal, point de salut. Antonine Maillet, Jacques Savoie, et d'autres l'ont bien compris. «*Si on est à Moncton ou ailleurs, on n'est pas là où ça compte*», commente Henri-Dominique Paratte. Et pour cause: le milieu du livre y compte peu d'institutions, et quand elles existent, elles sont fragiles. Les Éditions de l'Acadie, celles-là mêmes qui ont fait connaître les premiers auteurs en Acadie, seraient, selon toutes les personnes interrogées, au bord de la faillite. Le magazine littéraire *Vent d'est* a cessé de paraître en avril dernier. Alors où publier? Il existe bien sûr les Éditions Perce-neige à Moncton, qui aiment prendre des risques et publier de jeunes auteurs. Et les Éditions du Grand Pré, en Nouvelle-Écosse. C'est peu. Le verdict d'Henri-Dominique Paratte est

sévère: «*si on publie, on est dans un grand vide ici. À part un petit cercle de fanatiques...*». Et le ressentiment, face aux auteurs qui réussissent à se faire connaître à l'extérieur de l'Acadie, reste tenace.

Malgré tout, Raoul Boudreau demeure confiant. Il voit une littérature tout à fait originale en train de naître. «*Nous allons vers la constitution d'une littérature véritablement propre à elle*», affirme-t-il. Propre à elle par son style: «*il y a une distance face aux normes littéraires. On a beaucoup de romans qui ne ressemblent en rien aux romans auxquels on s'attend*». Tout en se réclamant d'une fonction qui, si elle n'est unique à la littérature acadienne, prend là une dimension qui lui est propre: «*la littérature pose les questions avant que d'autres ne les posent. Elle pose des questions, exprime des situations, comme la coexistence entre deux langues [...]*. Si la littérature arrive à nous faire prendre conscience de situations dont on n'a pas encore conscience, je pense qu'elle joue son rôle». L'homme qui observe l'évolution de la littérature acadienne depuis plus de vingt ans a noté une nette transformation, les textes devenant de plus en plus riches. Bien sûr, il faudra encore plusieurs années avant de voir l'ensemble des œuvres acadiennes sur les rayons des librairies québécoises. Paris ne s'est pas fait en un jour, et la littérature acadienne est encore jeune.

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La mort en face

CE N'EST QU'AVEC TOI  
QUE JE PEUX ÊTRE SEULMario Cyr  
Éditions Pierre Tisseyre  
Montréal, 2000, 340 pages

L'année aura été faste pour Mario Cyr, qui est en passe de réussir un véritable exploit éditorial: trois de ses romans ont paru depuis janvier, et... on en annonce deux autres pour cet automne!

Il y a d'abord eu *Et les mouettes tournoient obstinément au-dessus de nos corps* (Les Intouchables), que nous avons commenté brièvement en avril dernier: un curieux récit qui, à l'instar de sa jeune héroïne, n'arrivait pas à choisir entre le sordide et le sublime, entre la quotidienneté et la métaphysique. La fillette, en quête de quelque vérité fondamentale sur le sens de la vie, semblait avoir trouvé en dernier lieu des bribes de réponses après avoir vu la mort et éprouvé l'amour.

Du premier roman de Mario Cyr, je ne connaissais alors que le titre un peu facile. J'ai découvert depuis que *L'éternité serait-elle un long rêve cochon?* (De Mortagne, 1997), qui aurait été écrit en trois mois à peine, est un fort roman. Ce sont les mémoires posthumes d'un jeune homme de 27 ans, mort du sida. Il y note l'évolution de sa maladie avec une précision parfois clinique, rappelle ses amours et sa boulimie sexuelle, résolu jusqu'à la toute fin de «ne garder que le meilleur de la vie et de ne jamais [se] complaire dans la frustration». L'écriture, très su-

périeure à celle du roman suivant, était nette, claire. A la fois directe et sensuelle. Il y avait là une voix, presque un style, déjà.

*Ce n'est qu'avec toi...* (Cyr, décidément, affectionne les longs titres!) est plus proche, forme et fond confondus, de ce premier roman que du second. Comme dans tous les romans de Cyr jusqu'ici, y compris *Ce garçon trop doux*, destiné aux adolescents (les Intouchables), il est question d'érotisme (avec, au loin, la perspective de l'amour) et de mort, ces deux pôles de l'imaginaire qui s'attirent et se repoussent chez un homme qui n'est pour-

tant pas porté aux extrêmes. Michel Desjardins est un avocat quadragénaire dont les paroles volontiers cyniques cachent une sensibilité réelle. C'est un homme arrivé, plutôt rangé — il vit en couple avec un jeune massothérapeute — dont l'existence serait tissée «de prudences déplacées» et de «considérations futiles». C'est ce

que dit de lui un narrateur non identifié qui le surnomme «le sphinx» et dont on peut penser qu'il s'agit de Desjardins lui-même, qui se sentirait plus à l'aise de se raconter à la troisième personne, sauf dans de courts passages, placés entre parenthèses, où il se laisse aller au «je».

## La mort omniprésente

On meurt beaucoup autour de lui, et jamais tranquillement. Un collègue qui refuse de vieillir se suicide. Le sida emporte un ancien amant qui était resté un ami, puis un client à qui on a re-

fusé une carte de crédit, un collègue plutôt fleur bleue qui fait lire à Desjardins le manuscrit de son roman, enfin et surtout un ancien associé, Sheldon Rosenberg, dit «le géant» qui avait, comme Desjardins, un cœur d'artichaut. Celui-ci essaie de son mieux de leur être utile. Il prend soin d'eux, leur rend divers services. Il s'offre à s'occuper de leurs affaires.

C'est d'ailleurs tout ce qu'il pourra faire pour son oncle Jean, mort subitement dans son modeste appartement, seul comme tout au long de sa vie. C'était un homme sensible et effacé, une sorte de père spirituel — le vrai père de Desjardins est un gros butor — qui lui avait appris la relativité de toute chose et, surtout, l'insignifiance des hommes en regard de l'immensité de l'univers. Le jeune Desjardins en avait tiré un double enseignement: il devient irrémédiablement amer et est pris d'un immense goût pour la vie.

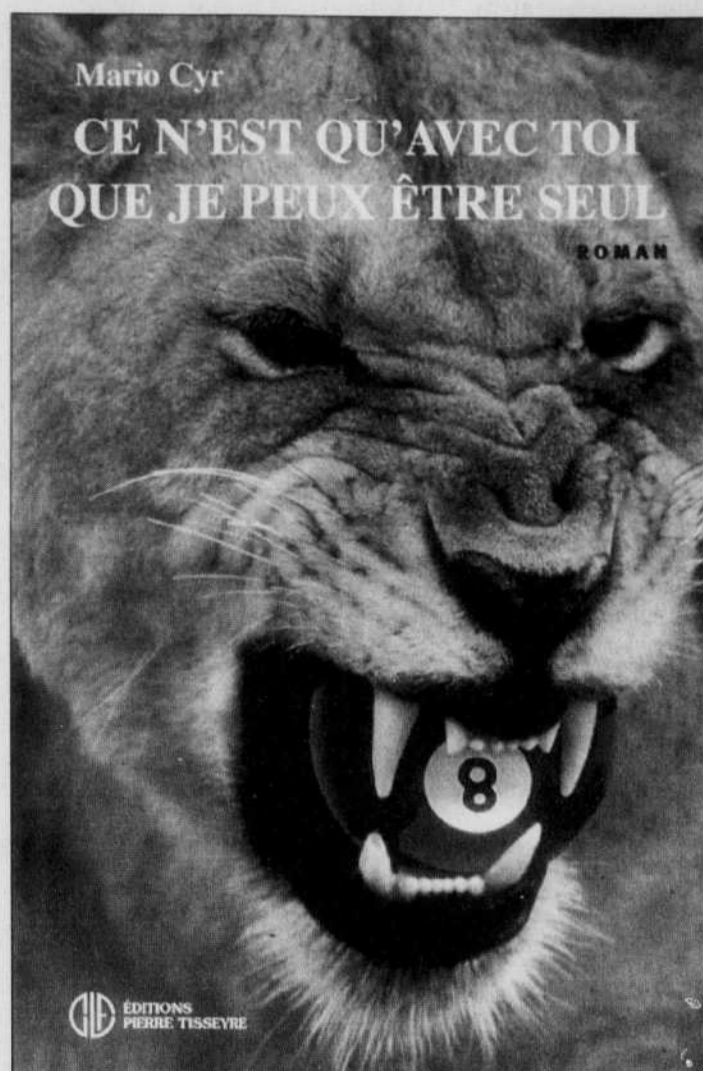
Comme la plupart de ses amis, Desjardins déteste la nostalgie, les attendrissements larmoyants, ce qui ne l'empêche pas d'être plein de compassion: son amant lui trouve d'ailleurs des allures de mère Teresa... Contre la peur que charrie la mort et pour se défendre de pleurer, Michel Desjardins pratique une ironie mordante qui vire parfois au sarcasme, il se moque volontiers des autres et de lui-même et il s'adonne à une sexualité festive, aussi gourmande mais moins débridée que celle du personnage du premier roman de Mario Cyr.

Ces professionnels prospères s'offrent le luxe qui leur plaît, y compris celui de la compagnie, parfois très brève, de beaux jeunes hommes. Desjardins, lui,

est moins volage que les autres. Mais pas plus que contre la mort qui semble faire cercle autour de lui, il ne peut rien deviner le hasard qui lui jette un beau jour dans les bras un garçon de dix-sept ans, qu'il surnommait affectueusement «le Petit», qui semble cumuler toutes les exceptions. Carl ne s'habille ni ne parle comme les jeunes de son âge. Cet enfant de l'assistance publique, qui a été ballotté d'un foyer d'accueil à l'autre, est tout à la fois un voyou, un voyant et un sage. Il va percer à jour l'énigme de Michel Desjardins et de sa personnalité complexe — il le trouve «nombreux»: le «sphinx» quadragénaire sera peut-être vaincu ou conquis par ce jeune Édipe postmoderne, bien plus gravement handicapé que le personnage mythique aux pieds enflés...

*Ce n'est qu'avec toi...* est un roman de «milieu», celui d'homosexuels bourgeois décrits sur le vif, saisis au travail ou dans leur intimité sans intention d'apologie ni de réquisitoire. Ces personnages d'hommes vivent leur vie avec le plus de légèreté qu'il se peut, en sachant que leurs jours sont plus chichement comptés que ceux de bien d'autres. Michel Desjardins, cerné par ces moribonds à qui il sert d'infirmier, de confident ou de factotum, poursuit sa propre vie dont il dit qu'elle ressemble parfois «à une bande décimée». Car il faut bien essayer de rire et meubler les silences de drôles d'anges qui passent si on veut continuer d'aller de l'avant en dépit de cette sale épidémie qu'est le sida.

Aussi nette que celle du premier roman de Cyr, l'écriture paraît ici plus maîtrisée encore. On est aux antipodes de la prose traînante et du ton geignard que



Desjardins découvre en lisant le roman de son collègue et dont il cite quelques extraits. Le rythme de *Ce n'est pas...* est d'une vivacité remarquable et les dialogues, très nombreux, sont d'une justesse rare: Mario Cyr, s'il le voulait,

ferait sûrement un excellent scénariste, ou un très bon dramaturge. Il vient en tous cas de signer un des meilleurs romans de la saison qui s'achève.  
robert.chartrand5@sympatico.ca

## ESSAIS

## Le plaisir du texte

TEXTES FURTIFS.  
AUTOUR DE LA  
SCULPTURE (1978-1999)Lise Lamarche  
Centre de Diffusion 3D, coll.  
«Liéudit»  
Montréal, 1999, 320 pagesBERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

En traçant à gros traits, on peut dire que le discours informé sur l'art au Québec oscille entre deux pôles relativement bien définis. D'un côté, l'universitaire (on excusera le générique) tient un langage qui établit, à grand renfort d'érudition, l'histoire de l'art ou des histoires de l'art, si l'on préfère. De l'autre, la théorie de plus stricte obédience a donné lieu à des exégèses souvent stimulantes, parfois barbant, et l'on peut dire que la presque totalité de la critique d'art publiée dans les journaux comme dans les revues provient de ce second volet. Entre les deux, rares sont les textes qui se permettent de naviguer dans le style libre que constitue l'essai littéraire.

C'est précisément ce qui fait le miel de ce recueil de courts textes publiés par le Centre de Diffusion 3D, également éditeur de la revue *Espace*, essentiellement consacrée à la sculpture. Les magnifiquement bien nommés *Textes furtifs* de Lise Lamarche (aucun lien de parenté avec l'auteur de ces lignes) ont justement cette qualité de proposer une érudition rigoureuse quant à l'analyse (avec un sérieux appareil de notes) et, parce qu'ils sont tout sauf académiques, ils affichent une désinvolture, au sens noble du terme, qui fait de cette lecture un plaisir que devrait partager sans se faire prier tout lecteur sensible aux mots.

De plus, l'ouvrage, très utile, reprend quelques textes aujourd'hui difficiles à trouver et contient certaines études qui ont marqué l'étude de la sculpture au Québec.



## Autour de la sculpture

De sculpture, il est donc ici question. A cette nuance près que la posture de l'auteur, faisant fi du mot douteux voulant que la sculpture, c'est ce sur quoi on trébuche quand on regarde une peinture, l'amène à discuter «autour de la sculpture». A la fois sociologue de l'art et historienne de l'art principalement intéressée par la pratique de la sculpture d'ici (beaucoup) et d'ailleurs (plus souvent qu'à l'occasion), Lise Lamarche porte une attention plus particulière à l'inscription de la sculpture dans l'espace public et à la réception des œuvres. Ainsi, l'auteur privilégie-t-elle une approche dont on dira qu'elle est double: la sculpture, le public.

La simple consultation de la table des matières laisse voir la pensée agréablement vagabonde de l'essayiste. Des «Tranches d'histoire», première partie de l'ouvrage qui raconte notamment des «Histoires de bois», de l'histoire donc, le livre se déplace vers des enjeux qui concernent la sculpture dans la mesure où celle-ci est entourée d'individus, le public, dont l'auteur prendra soin de rappeler plus d'une fois qu'il est multiple et différent: «Le public, c'est les autres».

La table des matières de l'ouvrage révèle encore que la pensée de Lise Lamarche privilégie comme mode d'écriture le genre de la note. Ainsi lira-t-on dans ce recueil des «Notes vagabondes sur un lieu dit land art», des «Observations sur la dissémination des sculptures de Roland Poulin», des «Notes à partir d'une sculpture de Michel Goulet» et aussi «Quelques notes échevelées sur l'art public».

Dans ces *Textes furtifs* s'est glissé un article sur la photographie, des notes, encore. Ces «Notes pour une sociologie du photographe de voyage», en établissant la typologie des différents photographes qui laissent derrière eux maison et voiture le temps des vacances, proposent des catégories qui, bien qu'inattendues — le consommateur averti, le mondain, le scientifique, mais aussi le maladroite (qui «ne le saura peut-être qu'au retour») —, sont soutenues par des descriptions amusées et rigoureuses, qui nous en apprennent long sur les mœurs photographiques de nos contemporains. Preuve du pied de nez que l'auteur fait à l'orthodoxie, cet essai sociologique débute par un «Avertissement»: «L'usage et les bonnes manières académiques voudraient que l'on commence par une recension exhaustive des textes sur la pratique de la photographie de voyage. Le répertoire serait disséqué, finement commenté et le lecteur saurait d'emblée où l'auteur veut en venir, lui permettant ainsi une gestion rationnelle de son temps.»

## L'art de la feinte

«Installer, dit-elle». L'écriture de Lise Lamarche conserve des années 70 (après tout, ces années ne sont-elles pas son point d'ancrage dans la discipline) une fâcheuse propension à commenter ses propres avancées à mesure qu'elle progresse (vous vous souvenez? ces exponentielles parenthèses!). Cela dit, l'auteur se

garde bien d'en reconduire la lourdeur, sa pensée ne pêche en rien par une approche systématique. Au contraire, elle désamorce constamment cette rhétorique datée. Lise Lamarche «se répand en apparentes digressions», écrit le postfacier Gilles Daigneault (qui a rédigé un véritable hommage au plaisir que donne cette écriture et procédé à un travail d'archéologie de son humour et de ses ruses, ce qu'aurait bien voulu traduire le présent compte rendu). Lise Lamarche privilégie «la méthode des petits pas», elle

écrit «Penser à côté et ajouter un grain de sel», le sien, savoureux. Elle s'occupe «légèrement de sculpture, sans crispation, comme on regarde une lumière de fin de journée en automne», relève encore le postfacier. Au sujet du Symposium international de sculpture environnementale de Chicoutimi, elle parlera de sculpture, comme d'un «théâtre d'été».

L'introduction d'un texte de 1983, *La sculpture en plan*, pourrait servir à introduire le recueil: «Se constituera dans les pages suivantes un devis descrip-

tif d'une étude potentielle de la sculpture au Québec, une mise en fiches de réflexions hâtives, de préjugés, de documents de travail, de sautes d'humeur et, pourquoi pas, d'hypothèses de recherche. Qu'on y voie plutôt la simulation d'un programme qui, malgré une rigidité protocolaire, n'est qu'un des jeux du possible.»

«En guise de conclusion», on plagiera «sans vergogne» l'auteur dans son malin plaisir à ne pas conclure, à laisser les choses en plan, définitivement indéterminées, flottantes, autre plaisir.

FESTIVAL DE TROIS  
Au cœur des mots  
Place à la littérature10<sup>e</sup> ÉDITION

Tous les lundis du 31 juillet au 28 août 2000

## Lundi 14 août

**Bien à moi** de Marie Savard  
Avec Marie-France Marcotte  
**L'amour de Mati**  
de Madeleine Gagnon  
Avec Carl Béchard, Nathalie Gascon  
et Dominique Lamy  
Mise en lecture de Martine Beaulieu



## Lundi 21 août

**Geste**  
d'Anne-Marie Alonzo  
Avec Sophie Faucher,  
Catherine Bégin et la voix de  
Monique Richard.  
Mise en lecture de France Castel



## Lundi 28 août

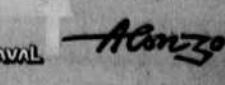
**Madeleine Ferron, femme...  
avant et après la lettre**  
Avec Benoit Gouin  
et Brigitte Paquette  
Adaptation et montage de  
Lucie Joubert  
Mise en lecture de Lorraine Pintal



Billets en vente / Réservations  
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040  
Réseau Admission (514) 790-1245  
Tous les spectacles sont à 20h00.

Maison des Arts de Laval  
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (QC)  
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 19 \$  
Prix étudiants et aînés: 17 \$  
(taxes incluses)  
Série abonnement 3 soirées:  
25 % de réduction



TOC!  
TOC!  
TOC!

Le théâtre

Pour l'horaire complet,  
consultez

LE DEVOIR  
L'Agenda

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'homme et la guerre

L'HONNEUR  
DU GUERRIER  
GUERRE ETHNIQUE ET  
CONSCIENCE MODERNEMichael Ignatieff  
Éd. Presses de l'Université  
Laval/La Découverte  
Sainte-Foy/Paris, 2000,  
214 pages

Essayiste canadien-anglais de renom et penseur libéral engagé, Michael Ignatieff se livre, dans *L'honneur du guerrier*, à une riche et troublante réflexion au sujet des conflits meurtriers qui ont dévasté «les épaves d'États abandonnées sur la grève par la marée descendante de la colonisation» depuis la fin de la guerre froide en 1989 et, plus encore, au sujet de l'attitude adoptée par les Occidentaux devant ces champs de la mort. En cinq chapitres rondement menés qui prennent la forme de reportages-essais, Ignatieff nous plonge au cœur du feu et du sang, mais aussi de la générosité et du courage qui ont marqué au fer rouge la dernière décennie.

D'abord, un constat: sans la télévision, notre rapport aux étrangers qui s'entre-déchirent au bout du monde (concept relatif s'il en est) serait bien tenu. Bien sûr, la télé n'a pas inventé le sentiment qui nous amène à considérer que «nous pourrions être forcés d'aider ceux pour lesquels nous ne sommes rien, ni par la parenté, ni par la citoyenneté, ni par la race, ni même

par la proximité géographique», et Ignatieff rappelle que cet élargissement du concept de fraternité humaine a une longue histoire. N'empêche: aujourd'hui, la télévision est, pour la plupart, «le support privilégié par lequel les rapports moraux entre étrangers sont médiatisés».

Pour le meilleur ou pour le pire? L'un et l'autre. Sans le petit écran, les consciences risqueraient le sommeil de l'ignorance et l'on connaît les effets que peuvent avoir les actualités télévisées sur la générosité internationale. Cela dit, l'idéologie médiatique, dominée par l'obligation du spectacle renouvelé, privilégie une couverture des événements intense, mais souvent trop brève et circonstancielle. Déréalisés, privés d'ancrage historique, les conflits qui nous sont offerts en pâture échappent ainsi à notre compréhension. Le danger guette donc, en cas d'enlèvement, que nous devenions blasés et décrocheurs, convaincus que «le monde est devenu trop fou pour mériter une réflexion sérieuse».

Ignatieff se désole: prête à tous les chambardements quand se produisent des événements dramatiques affectant des figures de pouvoir (Kennedy, Diana), la télévision se montre bien chiche aux heures pourtant les plus cruciales: «Si la télévision peut se délester de son horaire et transformer son discours le temps d'une noce ou de funérailles, nous pouvons lui demander d'en faire autant pour une famine ou un génocide.»

Louis  
Cornéliier

## Mon ennemi, mon frère

En 1993, Ignatieff se trouve en Croatie, au milieu de gens, hier amis, voisins et collègues, aujourd'hui devenus féroces ennemis de guerre. Comment cela fut-il possible? Des antagonismes de civilisations? Hier encore, ils étaient relégués à un lointain second plan. Alors? Dans «Le narcissisme de la petite différence», Ignatieff propose une explication qui emprunte autant à la science politique qu'à la géopolitique qu'à la psychanalyse freudienne.

Pour aller vite, je citerai sa synthèse: «Il faut observer ici l'enchaînement des causes et des effets: d'abord l'effondrement du super-État, puis la peur hobbesienne et, seulement après, la paranoïa nationaliste, suivie de la guerre. En premier, la désintégration de l'État; en second, la paranoïa nationaliste.»

Les Serbes, les Croates et les Bosniaques, sur le plan individuel, partageaient plus d'élé-

ments communs que distincts; c'est la revendication opportuniste, par les élites en quête de pouvoir, de privilèges réclamés au nom des différences qui a généralisé l'autisme ethnique. Ignatieff en conclut que la «fiction libérale», qui place la reconnaissance des droits de l'individu en son centre, pour contrer «les fictions meurtrières», doit pouvoir compter sur la présence d'un État légitime en mesure d'assurer le juste arbitrage entre les individus et entre les ethnies: «Aucune différence humaine n'est très importante jusqu'à ce qu'elle devienne un privilège, jusqu'à ce qu'elle devienne le point de départ de l'oppression. Le pouvoir est le vecteur qui transforme le mineur en majeur.»

## La tentation isolationniste

Il y eut aussi, dans la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle, l'Afrique. En 1995, Ignatieff l'a parcourue en compagnie de Boutros Boutros-Ghali: Rwanda, Angola, Zaïre et Burundi. L'ONU a géré là les pots cassés et assisté, impuissante, à la déroute de «l'internationalisme libéral». Que faire, en effet, devant semblable désastre, ainsi résumé par le journaliste: «Ces patients ne refusent pas leurs médicaments. Ils mettent le feu à la clinique.» Ne reste-t-il plus qu'à succomber «au dégoût moral» qui nous intime de laisser ces «barbares» s'entre-détruire? Nos interventions n'ont-elles pas empiré les situations au point de nous faire comprendre que mieux valait ne rien faire?

Ignatieff choisit de tirer leçon en trois points. Les interventions tardives, écrit-il, ne servent à rien. Aussi, «si on n'est pas prêt à inter-

venir dans les premiers moments, il vaut mieux ne pas intervenir du tout». Ensuite, fidèle à sa thèse selon laquelle la désintégration des États annonce des lendemains qui déchantent, Ignatieff formule un principe: «Une histoire de sang versé — de tueries réelles et récurrentes — justifie qu'on prétende à la sécession et à l'autodétermination [...]». Dans une parenthèse inutile et déplacée, il s'empresse d'ajouter que ce n'est pas le cas du Québec. Enfin, il termine en insistant sur le fait que la question de la protection des civils constitue le principal défi à relever pour une ONU interventionniste.

## Le fragile honneur du guerrier

Le plus beau et le plus saisissant chapitre de ce livre est celui, éponyme, qu'Ignatieff consacre à l'histoire et à la philosophie de la Croix-Rouge. Lancé avec le récit d'un Dunant horrifié par le sort réservé aux combattants blessés de la bataille de Solferino en 1859, il nous entraîne dans un univers de courage et de générosité qui ne va pourtant pas sans soulever quelque malaise.

La Croix-Rouge, on l'oublie souvent, n'est pas un organisme pacifiste. «Son code d'éthique, rappelle Ignatieff, est simple: rejoindre les victimes là où elles sont et enseigner aux guerriers à combattre selon les règles.» D'où l'exigence radicale de neutralité qu'elle observe et qui irrite ceux qui souhaitent une politisation des interventions.

Notre époque pacifiste, en Occident, a du mal à recevoir cette «acceptation de la guerre en tant que rituel essentiel à la société humaine, apprivoisable, mais im-

possible à éradiquer» qui fut et reste le génie de Dunant. Ignatieff aussi est sceptique: que vaut le code d'honneur du guerrier aux yeux des combattants qu'il dit postmodernes et qui regrettent aussi bien des milices laissées sans direction à leur barbarie que des soldats-enfants au cerveau lavé?

Poignant éloge des hommes et des femmes qui risquent et parfois perdent leur vie au nom d'un idéal fragile, cet essai de Michael Ignatieff nous laisse avec la lumière d'une veilleuse: «La Croix-Rouge reconnaît que l'honneur du guerrier est un maigre espoir, mais ce pourrait être la ligne tenue qui sépare la guerre de la sauvagerie. Il y a un espoir corollaire: les hommes peuvent être formés à combattre avec honneur.»

Les plaies ouvertes par les guerres ethniques (ou devenues telles) se refermeront-elles un jour? «Que signifie, pour une nation, accepter son passé?» Il y a, écrit Ignatieff, vérité factuelle et vérité interprétative. On ne sortira pas du tunnel en criant «objectivité».

Après l'honneur (bafoué) du guerrier, viendra-t-il enfin le temps de l'honneur de l'humain, celui de «l'héritage partagé de la démocratie de la mort» qui enseigne «la nullité profonde de toutes les luttes qui finissent par la mort, la futilité sans fin de toute tentative de venger les disparus»? Il arrive à Michael Ignatieff de tourner les coins ronds (sur le phénomène nationaliste surtout, qu'il juge en bloc), mais sa parole compatissante interdit le quant-à-soi des consciences. C'est sa force. louiscornellier@parroinfo.net

## À L'ESSENTIEL

## Le devoir de lucidité

L'OPINION,  
ÇA SE TRAVAILLE...  
(LES MÉDIAS, L'OTAN ET  
LA GUERRE DU KOSOVO)  
Serge Halimi et Dominique Vidal  
Éd. Agone/Coméau & Nadeau  
éditeurs  
Marseille-Montréal, 2000  
96 pages

Ceux qui croient encore à la nécessité intellectuelle et morale d'une information juste et fouillée doivent absolument se procurer ce petit ouvrage vif, d'une exemplaire lucidité, que l'on doit au travail et au courage de Serge Halimi et Dominique Vidal, tous deux journalistes au *Monde diplomatique*.

Vous avez appuyé les bombardements de l'OTAN en Yougoslavie au printemps 1999? Vous croyiez alors et vous pensez toujours qu'il fallait procéder ainsi afin de sauver les Kosovars du génocide? Les éditoriaux très critiques de Guy Tailleur envers cette croisade, parus dans *Le Devoir*, n'ont pas instillé le doute en votre esprit? Cette lecture risque alors de vous ébranler fortement.

Halimi et Vidal sont catégoriques: «aucun des principaux ob-

jectifs au nom desquels les médias soutenaient l'intervention de l'Occident [...] n'a été atteint». Bien sûr, «l'OTAN a pris solidement pied dans le sud-est de l'Europe», mais que faut-il penser des justifications humanitaires qu'elle a invoquées pour y parvenir et du suïvisme médiatique qu'elle a engendré?

Au moment du conflit, les choses, on nous le disait en les montrant, allaient de soi: Milosevic était Hitler, les Serbes, des tueurs sanguinaires et les Kosovars, victimes d'un génocide. Vous contestiez cette version des faits? Vous étiez bon pour les rangs des «polémistes au cœur de pierre». Les images, fortes il est vrai, ne pouvaient mentir: d'un côté, le froid et calculateur Serbe en chef discutant stratégie génocidaire autour d'une table de thé; de l'autre, un enfant kosovar qui pleure et implore l'aide des guerriers occidentaux.

Pourtant, rien ne fut si simple. Malgré l'«emballement des chiffres» orchestré par l'OTAN et relayé par la plupart des médias (on alla jusqu'à évoquer 500 000 victimes), rien n'indique, surtout pas toutes les enquêtes rigoureuses menées depuis, qu'un massacre de cette ampleur ait eu lieu. À ce jour, c'est le chiffre de 2108 cadavres qui fait office de bilan of-

ficiel. Faut-il suivre Laurent Joffrin du *Nouvel observateur*: «Est-ce que ça change vraiment les choses d'annoncer 4000 au lieu de 10 000 morts?» Ça dépend, répliquent les auteurs: «Pour un propagandiste, la réponse est non. Pour un journaliste, la réponse est oui.»

Plaidoyer en faveur de la vérité, *L'opinion, ça se travaille...* ne cherche surtout pas à nier qu'il y eut agression serbe et guerre civile à la clé, mais il entend faire la lumière, preuves à l'appui, sur les mensonges de l'OTAN et la servilité des grands médias occidentaux qui ont servi à justifier une opération militaire systématique à la légitimité plus que douteuse.

À l'heure où les Serbes du Kosovo voient maintenant s'abattre sur eux les représailles vengeresses menées par certains enragés du groupe-victime d'hier, où sont-ils les va-t-en-guerre justiciers et humanitaires du printemps 1999? «Un Serbe qui pleure — il y en a, il y en a — [...].», ce n'est pas vendeur de cause juste?

Bref mais décapant par le seul rétablissement des faits qu'il propose, cet essai bouscule avec brio un ronron humanitaire pour le moins naïf. Il frappe là où ça fait mal.

Louis Cornéliier

## LITTÉRATURE ESPAGNOLE

## Souvenir de Port-au-Sphinx

LA TRADUCTION  
Pablo de Santis  
Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par René Solis  
Éditions Métailié  
Paris, 2000, 156 pages

JOHANNE JARRY

«Car tout peut être traduit, excepté la façon dont une œuvre se lit; et pour cela, il n'existe aucune traduction possible», concluait le traducteur Silvio Naum devant un groupe de confrères réunis dans une station balnéaire délabrée de Port-au-Sphinx, dans le sud de l'Argentine. Miguel De Blast, traducteur de textes scientifiques, raconte le déroulement de son étrange séjour à Port-au-Sphinx. Dès le premier soir du congrès, un des participants est trouvé mort. Assassinat, suicide? Deux autres traducteurs seront retrouvés dans le même état, une pièce de monnaie antique sous la langue. Qu'ont en commun ces trois personnes? Une langue, justement, nommée l'Achéron. «Il faut la parler une pièce de monnaie dans la bouche et à proximité de l'eau [...]. C'est alors que les visions commencent. La

langue est un virus. La langue raconte une histoire unique. La langue de l'Achéron est une invitation à traverser le fleuve. Si l'on refuse de la parler, si on la domine, le secret se révèle», explique Silvio Naum à Miguel et Anna, quand il leur confie qu'il devait rencontrer les trois disparus pour discuter de cette découverte.

Voilà, en gros, pour le suspense et le côté Babel de l'histoire qui font que le roman de Pablo de Santis peut fort bien se lire comme un polar. On trouve d'ailleurs le commissaire de Port-au-Sphinx tout à fait sympathique lorsqu'il avoue à Miguel: «Cela fait des années que j'attendais une affaire dans ce genre. Un mystère à résoudre. Et le jour où cela m'arrive enfin, je me rends compte que je n'ai pas la moindre idée de comment faire.» Mais là n'est pas l'aspect le plus intéressant de *La Traduction*. Nous intriguant davantage les sentiments qu'éprouvent les personnages les uns pour les autres, et ce qui les a liés par le passé.

Revenons à Miguel, le narrateur. C'est la présence d'Anna Despina qui motive sa présence au congrès. Miguel est marié depuis cinq ans à Hélène. On devine que cette union n'a pas effacé l'intensité de ce qu'il

a vécu avec Anna. Ce que fut leur amour affleure ici et là, mais jamais de façon à ce que le lecteur puisse se représenter leur histoire. Quant à Silvio Naum, il semble avoir délogé Miguel dans la vie d'Anna, d'où l'animosité entre les deux hommes. Pourtant, Miguel fera disparaître une lettre compromettante pour Silvio. Pourquoi lui est-il fidèle? Tout ce que le lecteur ignore de ce trio se promène silencieusement entre Anna et Miguel au bord d'un océan où échouent des phoques morts. Et la fin de cette histoire confine les personnages (et le lecteur) au silence puisque les énigmes de la langue d'Achéron, des disparitions et des amours demeurent irrésolues.

Auteur de livres pour la jeunesse, scénariste de bandes dessinées, Pablo de Santis est né à Buenos Aires en 1963. *La Traduction* est son premier livre traduit en français. Il vient de publier, en espagnol, *Le Théâtre de la mémoire*. Espérons que Métailié, son éditeur français, sera preneur, car nous avons ici affaire à un authentique écrivain. Cette part d'intraduisible essentielle à une œuvre est présente dans son roman. En parler donne envie de le relire.

## ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## Lecture de cabinets

Le sujet est tabou. C'est peut-être d'ailleurs le seul, dans le monde éclaté, sans limite ni censure, qui s'offre au lecteur contemporain, à l'être encore. Même monsieur Alberto Manguel n'a pas, à ma connaissance, osé affronter ce difficile problème. Que lisez-vous quand vous allez aux chiottes? Ne reculant devant rien, comme d'habitude, le bon Henry Miller s'est penché sur cette délicate question. Ça donne un tout petit livre (57 pages), qui formait, à l'origine, un chapitre du volume plus vaste intitulé *Les Livres de ma vie*. Un petit livre d'ailleurs bien mal foutu, lourd de digressions et de salades à saveur philosophique: Miller, quand il s'y mettait, surtout vers la fin, pouvait assez facilement verser dans l'élucubration mystique, et un préchi-précha dont l'inspiration devrait être qualifiée, aujourd'hui, de nouvel-âgeuse avant la lettre. La question demeure: quel livre emporterez-vous aux chiottes?

Miller, d'emblée, s'inscrit contre la lecture aux cabinets. Cette habitude tenace, en fait, lui donne ici, avec sa riche matière, le prétexte idéal pour réexaminer un thème qui reste central à toute son œuvre: le temps, et ce que les hommes et les femmes, soumis aux diktats impitoyables d'une société productiviste (de ce côté-là, ça ne s'arrange guère), choisissent de faire pour le remplir.

Miller est de ceux qui croient qu'il faut habiter résolument l'instant présent, et que toute forme de distraction, y compris pendant l'acte naturel et sacré de vider ses intestins, ne peut équivaloir qu'à un faux-fuyant. «Même aux cabinets, où l'on pourrait croire qu'il n'est pas nécessaire de faire quoi que ce soit, ou de penser à quoi que ce soit, ou une fois par jour au moins on est seul avec soi-même et où tout ce qui se passe est machinal, même ce moment de béati-

tude, il faut le rompre en se concentrant sur la matière imprimée.»

L'éthique puritaine, dans ce livre, se voit donc doublement mise en question: d'abord, si, à l'instant critique de l'élimination des déchets, le commun des mortels cherche machinalement, et peut-être désespérément, quelque ouvrage de préférence léger à se mettre sous les yeux, c'est bien sûr parce qu'il ne souhaite pas réfléchir de trop près à ce qui se passe, au même moment, dans son corps. Mais aussi, l'éthique puritaine, fondée sur une valorisation maximale du travail et de toutes ses retombées, condamne forcément ce temps «perdu» passé dans une forme de contemplation non immédiatement rentable. C'est aussi de lecture, donc, et des œuvres elles-mêmes, de leur caractère essentiel ou futile, que Miller nous entretient dans *Lire aux cabinets*. «Supposons

[...] que vous êtes de ceux qui ne lisent sur le siège que les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Même dans ce cas, je prétends que vous gagnerez à vous demander: Est-ce que j'ai besoin de ça?» Constatant plus loin que «Pour accomplir cette fonction, la nature n'exige de nous rien d'autre qu'une vacance complète», Miller observe alors, non sans courage, que la lecture aux cabinets «est pratiquement un problème métaphysique». Il se plaît à imaginer, petite utopie en valant bien une autre, un monde dans lequel tous fonctionneraient «parfaitement», où tout baignerait. Éliminés, donc, les dérèglements de la machine sociale, et ceux de l'organisme biologique. La question que pose Miller est la suivante: «Que ferions-nous de notre temps?» Question à laquelle il apporte, presque aussitôt, cet embryon de réponse: «Des l'instant où l'on étudie le problème de la lecture sous cet angle-là, presque toute la littérature devient caduque.»

Louis  
Hamelin

## Méditation dans le coin

Domage que ce petit livre, dont le propos est d'un intérêt non négligeable, se dilue rapidement dans des digressions, et une absence de construction assez désolantes. Miller y donne l'impression de méditer, parfois, avec la même vacuité que s'il se trouvait assis lui-même au petit coin, l'esprit un rien vagabond. Décollant sur les ailes d'un rêve dans lequel apparaît un livre magique jamais terminé, il arrive à oublier complètement les cabinets pendant 13 pages bien comptées, lâchant, au passage, des phrases comme celles-ci: «L'universalité de la pensée est suprême et souveraine». Auparavant, il avait fait l'éloge des toilettes françaises, ce simple trou dans le plancher avec deux emplacements pour les pieds (maintenant en voie de disparition) et dénoncé l'organisation spatiale des «water-closets» américains, qui, dans le but de gommer tout ce qui a trait aux fonctions vitales, peuvent rivaliser de confort avec les plus luxueuses salles de séjour.

Deux conseils de Miller: «Si je pouvais vous donner une pensée à emporter chaque jour avec vous au water-closet, ce serait: "Méditez sur le temps libre!". Et aussi, ce vieil adage: "Gardez vos intestins ouverts et faites confiance au Seigneur!"»

Pour le reste, il apparaîtra indiqué, je crois, de respecter les choix personnels de chacun. Je me souviens d'une période de ma vie pendant laquelle la lecture matinale d'un certain cahier de format tabloïd, rempli de nouvelles du sport, me faisait profiter de ses vertus laxatives de purgatif mental. J'y prisais particulièrement la prose d'un certain Michel Blanchard, l'homme qui écrit le plus mal au Québec, sans rire. Disons-le tout net: ses articles sont la matière inépuisable d'une passionnante étude en déconstruction syntaxique. Dans ce même tabloïd, dans la section «boîte vocale», un certain Louis Hamelin, avec

lequel je n'ai et ne voudrais avoir aucun rapport, a fait paraître, à au moins trois reprises, de supposées opinions qui m'ont amené à me préoccuper de la santé de ma réputation.

Je me souviens d'une maison de campagne dans laquelle le séjour sur la cuvette me ramenait, chaque matin, à *The Outline of History*, de Wells. De l'inénarrable livre du sénateur Jacques Hébert sur l'Afrique (détente décisive du gros colon assu-rée), dont j'oublie, hélas, le titre. Des *National Geographic*, des *Sports Illustrated*, surtout ceux parlant de basket. Cet été, j'ai fait, en la position requise, un peu de millage avec l'incontournable diptyque de Lysiane Gagnon intitulé: *L'Été des ours*. L'auteure, que ses crises d'hystérie surprennent parfois au cœur de la forêt, y appelait à l'extermination approximative de tous les plantigrades de la Belle Province, avec les grizzlys des Rocheuses, pour faire bonne mesure. J'ai, moi aussi, mes conseils à donner: surtout évitez les poussées d'hormones, madame. Les ours sentent ça de loin, et ça leur monte à la tête. Il y a trois jours, à l'entrée d'un parc provincial situé pour ainsi dire en plein bois, j'écoutais la préposée à l'accueil expliquer à une dame qu'il est possible d'observer des ours sauvages sur un site prévu à cet effet. «Des vrais?» demanda la femme.

Videz vos tripes en toute sécurité avec Lysiane Gagnon.

## LIRE AUX CABINETS

Henry Miller  
Traduit de l'anglais  
par Jean Rosenthal  
Éditions Allia  
Paris, 2000, 58 pages

## LIVRES

PHILOSOPHIE

## De l'autre côté de la clôture

GEORGES LEROUX

Le thème de la fin de l'art, par où qu'on le prenne, est aussi glissant que la question générale de la fin de l'histoire dont il est une sorte d'affluent. Sa première formulation dans l'esthétique de Hegel, déjà si lumineuse, ne pouvait laisser prévoir le torrent postmoderne où il s'est trouvé charrié ces vingt dernières années. Ces emportements soudains de la théorie ont quelque chose de stimulant, mais il arrive que le projet de voir clair soit submergé par l'ambition de porter un jugement, de discriminer le bon art et le mauvais, quand il ne s'agit pas de statuer sur ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas. La pensée d'Arthur Danto a beaucoup profité de ces discussions tumultueuses, même si on doit noter qu'elle s'est toujours tenue sur la berge, attentive à ne pas se laisser envahir par l'idéologie et désireuse au contraire de dépasser les postures d'autorité.

L'itinéraire de ce philosophe n'a rien d'un parcours standard. Né en 1924, il a passé sa carrière à Columbia, où il a produit une œuvre de philosophie analytique de premier calibre. En 1984, il accepte de rédiger une chronique de critique de l'art contemporain pour *The Nation*, mais il voit aussitôt les impasses d'une critique canonique inspirée de Greenberg: elle sera fatalement autoritaire. Toute l'œuvre qui a suivi, aussi bien théorique que critique, montre un philosophe passionné par l'art de son temps et désireux de le comprendre philosophiquement. Son grand livre en philosophie de l'art (*La transfiguration du banal*, trad. fr. Seuil, 1989) est imprégné de l'expérience américaine et manifeste une relative indifférence aux courants européens qui alimentaient alors la discussion sur la post-modernité. La suite de son travail a maintenu cette attitude, tout en faisant à chaque tournant la preuve d'une connaissance de fond de l'esthétique européenne.

Son dernier recueil rassemble les textes des conférences Mellon données à Washington au printemps 1995, ainsi que des essais sur des thèmes convergents. La clarté du propos est admirable du début à la fin, même si cela doit se payer de l'austérité propre à toutes les approches rationalistes de l'art. Danto garde en effet de sa carrière en philosophie analytique un souci quasi obsessionnel de préciser ses concepts. Pas de phénoménologie, rien sur l'intention et l'authenticité. Cette théorie est simple: elle consiste en deux propositions principales. La première prend acte de la fin de l'histoire de l'art, comme structure narrative orientée et englobante. Cette proposition est élaborée dans le domaine de l'histoire de la peinture et elle se présente comme un dialogue critique, qui prend à certains moments l'allure d'un parricide, avec la critique cé-

lèbre (et hégémonique) Clement Greenberg. La seconde concerne la transformation philosophique de l'art contemporain, l'œuvre d'art s'identifiant toujours plus à une proposition philosophique sur l'art et sur l'écart avec le réel. Ces deux propositions circulent dans chacun des onze essais du livre.

## La fin d'un récit structuré

Parler de la fin de l'art ou de la mort de l'art, ce n'est pas prétendre que l'œuvre d'art cesse d'être produite, mais simplement qu'elle cesse d'être accueillie dans un récit structuré susceptible de préciser sa place dans une histoire. Ce récit est terminé et ceux qui comme Greenberg ont cru possible de le prolonger dans une théorie de la peinture qui permettait de cibler les maillons porteurs de la chaîne ont été incapables de saisir que l'avènement de formes nouvelles (pop art, land art, body art, etc.) constituait de facto la fin de l'histoire. Il n'existe donc plus de canon des formes légitimes. Ce constat annule-t-il l'histoire de l'art qui a précédé, en tant qu'histoire orientée? La succession du récit de Vasari, qui avait permis de structurer l'histoire de l'art pré-moderne, était assurée par Greenberg qui avait situé dans la peinture de Manet l'ouverture de l'époque du moderne. La peinture de représentation était remplacée par la peinture de surface, une peinture qui n'est que peinture, et dont Jackson Pollock serait l'emblème achevé. Danto montre la profondeur de la fissure qui se creuse quand Warhol expose les boîtes Brillo — des emballages de tampons à récuser —, qui ne sont au fond que l'héritage de l'urinoir de Duchamp. L'art contemporain, si l'on veut lui donner un nom, sera donc un art post-his-

torique et il date de 1964. Son problème n'est plus la représentation ou la matière, c'est la signification.

Pourquoi cet art post-historique est-il nécessairement une philosophie de l'art? Parce qu'il est impossible de l'aborder sans se trouver confronté à son essence: avant d'être la création d'une représentation ou un objet destiné à plaire, l'œuvre est une question sur l'art et dans la majorité des cas sa beauté est identique à la pensée qu'elle expose. Les essais de ce recueil sont remplis de ces œuvres nouvelles et livres, où Danto voit progresser la clarification de l'essence philosophique. Sherrie Levine, Bruce Naumann, Gerhard Richter, pour ne nommer que ces artistes: on traverse ici une galerie virtuelle d'une grande richesse, mais plus riche encore est cette pensée d'un art ouvert libéré de toutes les ségrégations imposées par les récits antérieurs. Cette position n'évite pas à l'occasion un jugement sur les suites de l'expressionnisme abstrait, par rapport auquel Danto prend une distance exagérée. Il l'associe à la métaphysique et à un certain élitisme, mais l'ensemble de son dispositif est contraint de ne rien mettre à l'écart et donc de l'intégrer. On sent ici quelques légers grincements. S'il est vrai qu'aucun art ne répond plus qu'un autre à un impératif historique, dira-t-on que certains sont néanmoins plus proches de la tâche philosophique que d'autres? Si on accepte de rompre définitivement avec l'âge des manifestes, c'est-à-dire avec la prétention moderne à la vérité de l'art, alors tout ce qui est proposé comme art peut contribuer à la connaissance philosophique de ce qu'est l'art.

La recherche qui est menée ici suppose un riche sous-bassement de discussions avec plusieurs théori-

ciens et philosophes. De Kant à Pannofsky, de Gombrich à Rosalind Krauss, le texte est vivant et sans une once de prétention. On entre dans ce livre comme si on arrivait au milieu d'une discussion animée, et même si on ne maîtrise pas tous les présupposés, on sait que cette discussion nous concerne et on ne peut s'en extraire. Ces essais ne remplacent pas dans l'œuvre de Danto les livres majeurs qui les ont précédés, mais ils constituent une excellente porte d'entrée. Plusieurs des questions esquissées au passage se retrouvent dans un bref essai de Mathieu Kessler, qui présente une réflexion sur les antinomies du jugement critique et sur les antinomies de la nature de l'œuvre. Alimenté aux sources européennes de l'esthétique, des origines à Heidegger, cet essai mentionne au passage les efforts de l'esthétique américaine, mais sans les discuter. On note cependant plusieurs références théoriques communes, encore que les œuvres soient surtout recrutées dans l'art européen (Dufrenoy, Broodthaers sont le sujet d'une deuxième partie très riche), et non dans l'art américain.

## L'ART CONTEMPORAIN ET LA CLÔTURE DE L'HISTOIRE

Arthur Danto  
Traduit de l'anglais par Claude Hary-Schaeffer  
Éditions du Seuil, «Poétique»  
Paris, 2000, 344 pages

## LES ANTINOMIES DE L'ART CONTEMPORAIN

Mathieu Kessler  
Presses Universitaires de France, «Perspectives critiques»  
Paris, 1999, 236 pages



«Professor Arthur Danto Showing the Peak of Late 20th Century Philosophy to his Colleague, D' Hegel», Art and Auction, juin 1992.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Consciences claires

## L'écriture comme lieu de résistance

Une visite aux librairies françaises laisse penser au voyageur que les romans actuellement lus en France sont surtout d'origine étrangère. En dehors du best-seller, serait-elle la denrée la plus courante? Concurrente du fief de l'écriture traditionnelle française, la traduction occupe une part montante. L'écriture se renouvellera-t-elle ainsi? C'est à suivre. Pour l'heure, le roman français maintient des qualités propres et certaines limites. Lecture de deux titres en perspective.

## UNE FIN D'APRÈS-MIDI DANS LES JARDINS DU ZOO

Bernard Chambaz  
Le Seuil  
Paris, 2000, 188 pages

## UN DÉBUT D'EXPLICATION

Jean-Marc Roberts  
Le Seuil, «Fiction & Cie»  
Paris, 2000, 108 pages

## GUYLAINE MASSOUTRE

Chambaz et Roberts, que rien ne rapproche sinon leur éditeur, leur génération et leur audience, ont chacun une œuvre en chantier. Très présents dans la demande du marché qui les produit, ils donnent à leurs lecteurs des rendez-vous réguliers. Le plaisir de les lire ressemble à une rencontre amicale. On aime cette habitude souple, ce choix du moment et du lieu où les retrouver. Mais n'attendez pas d'être bousculé. On ne peut demander à un écrivain de ne pas que des chefs-d'œuvre. Si bien que maints projets, tout stimulant qu'en soit le propos, échouent souvent aux limites fixées. Ni Chambaz ni Roberts, dans ces derniers romans, ne se distinguent nettement d'une production certes de qualité.

Peut-on reprocher à ces romanciers de manquer de génie? Ils ont écrit sur la famille, le couple, les enfants, l'amitié. Se laissera-t-on de lire leurs saisis d'un sentiment transitoire, d'une idylle passagère, d'un malaise récurrent qui se travestit? L'envergure de leurs ambitions peut apparaître étroite. Ce ne sont pas des essais. Mais chaque roman, incontestablement, est une parole réactive, affectée par le monde actuel. Chaque voix a sa tessiture et sa couleur propre. Le temps d'un chant.

## Usurpation d'identité

Chambaz, ici, dépose les larmes de la nostalgie qu'on lui connaissait, du moins dans les deux premiers tiers du roman. Là, il jette son personnage, pas plus héros que les précédents, dans les rets d'une jeune femme qui l'a pris pour un autre. Curieux, il s'aventure dans le mensonge, essayant de profiter de ce que la peau d'un autre pourrait apporter de neuf à la sienne. La couleur s'éclaircit dans l'œuvre de Chambaz. Mais le style possède toujours le même allant: léger, souple, enchaîné. On lira allégrement cette prose aisée à s'étendre comme une aquarelle.

Roberts, au contraire, a le verbe sec, net, concis. Son personnage, désœuvré et perdu dans le monde depuis qu'il a perdu la femme aimée, retourne dans son ancien appartement. Il y est adopté par les locataires qui, à son insu, phagocytent peu à peu son histoire dans ces lieux. Il se prête à l'ex-

périence naïvement, pour découvrir finalement qu'il est le dindon de la fête. On lira simplement cette petite fable, qui laisse une image nette de caractères pourtant à peine approfondis.

Dans les deux cas, ces romans offrent une agréable détente, avec une fantaisie qui ne sacrifie jamais les émotions. Les touches sont justes, les visages aussi vrais que ces vies que l'on croise en voyage, que ces photos dans le journal. S'il faut exprimer une réserve, c'est qu'il manque à ces entreprises singulières l'audace de vivre à fond, individuellement ou collectivement. Il prennent leur élan dans le quotidien et s'y enfoncent. Ces jolies pages nous ressemblent, à ceci près qu'une magie les campe, toutes droites et bien faites, dans ces collections au goût sûr.

Cependant, à considérer leur écriture comme activité spirituelle, elles gagnent quelque chose d'irréductible. Une liberté sensible, une élégance discrète. Cette aisance rituelle est un art somme toute fragile. Il prend sa pleine valeur dans l'étendue volubile des œuvres complètes, mais aussi pour ce que chaque aventure romanesque s'efforce de dévoiler d'essentiel. Souvent un petit quelque chose dans un monde où tout est truqué: les sentiments, l'identité, les lieux, la parole et même l'espace de la publication.

## Une certaine fureur de créer

«Il y a "dur" dans "durée"», écrit Roberts. Un entêtement des auteurs est perceptible, un plaisir aussi. Pourtant, les personnages, surtout masculins — est-ce dû au fait que ce sont surtout des hommes qui publient? — avouent leurs faiblesses, leurs doutes. Ils ont perdu leurs repères, mis à mal par ce que les ruptures amoureuses laissent souvent percer de raté. L'identité masculine boit ici une sorte de honte. Mais si elle usurpe quelque déroque, c'est pour affirmer que le jeu vaut toujours la chandelle qui l'éclaircit.

«L'aventure continue», écrit Chambaz en leitmotiv, entraîné dans les délires alcoolisés de son personnage, qui dérive en Afrique à la recherche de son double. En définitive, ces romans partagent une belle qualité: celle des aventures mentales. Ni l'un ni l'autre de ces livres ne saurait se confondre avec un scénario de film. Leurs images sont verbales, expérience logomachique chez Chambaz, construction méthodique chez Roberts. Leur intérêt réside dans leur aptitude à mener à bien une stratégie langagière qui, en guerre à l'incrédulité, traite les désastres, qu'ils soient personnels ou planétaires, sous l'angle d'une conscience claire. Le roman français offre des prises pour déstabiliser les systèmes oppressifs, mortifères ou aliénants. Dans son ouverture, cette littérature nationale manifeste qu'à tout moment elle peut dire non, mais que l'attrait de l'inconnu demeure le plus fort.

ROMAN HISTORIQUE

## Le commerce du cardinal

## LES PETITES MAZARINES

Pierre Combescot  
Grasset  
Paris, 2000, 432 pages

## LA PERLE DU CARDINAL

Rose Vincent  
Le Seuil  
Paris, 2000, 286 pages

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Comme dans les contes de fées les plus orthodoxes, elles étaient cinq, nées Mancini: Laure-Victoria, Olympe, Marie, Hortense et Marianne. Elles avaient bien des frères, mais seul Philippe, duc de Nevers, jouisseur, roué mais si drôle, jouera un rôle significatif dans la vie de ces Romaines spirituelles, à la forte personnalité, venues très tôt s'établir en France, et dont le principal titre de gloire fut d'abord celui de nièces. L'oncle s'appelait le cardinal Mazarin.

À la cour de France où Richelieu l'a introduit, Giulio Manzari, rendu présentable après avoir gommé un passé de demi-ruffian pour le compte des Barberini, naturalisé français sous le nom de Jules Mazarin, exerce un ascendant considérable sur Anne d'Autriche, régente et mère du futur Louis XIV. À l'homme de robe dépourvu de descendants directs, les nièces serviront d'aimable monnaie d'échange pour mener à terme ses intrigues. Un mot fameux peut courir parmi les grands: qu'importe la nièce, c'est le cardinal qui jépose!

Après avoir traîné avec bonheur, entre autres pérégrinations littéraires, du côté du quartier parisien des Filles-du-Calvaire et y

avoir fréquenté des dames d'une autre espèce, d'un autre temps, et parfois d'égale vertu (*Les Filles du Calvaire*, Grasset, 1991), un Pierre Combescot admiratif tient ici, avec *Les Petites Mazarines*, la chronique de ces nièces remuantes et, partant, d'un siècle qui, s'il ne pratiqua pas le roman avec la ferveur aveugle de ses successeurs, en fournit souvent les ressorts et les péripéties.

De Françoise Chandernagor sur madame de Maintenon, veuve Scarron, dernière et redoutable favorite de Louis XIV (*L'Allée du Roi*, Julliard, 1981) à Catherine Hémery-Vieille sur la marquise de Brinvilliers, née Aubray et compromise dans l'affaire des poisons (*La Marquise des ombres*, Olivier Orban, 1983), en passant par le Jean Racine de Rose Vincent (*L'Enfant de Port-Royal*, Le Seuil, 1991), notre moderne fabrique de romans historiques, dont la grande forge ne s'éteint jamais, semble avoir fait du XVII<sup>e</sup> siècle un gisement de prédilection. Ses femmes, surtout, ont la faveur des romanciers qui, par un hasard trompeur, sont souvent de sexe féminin. Lectrices, héroïnes, autrices: un babill ininterrompu monte des boudoirs. On parle chiffons, émois du cœur, maris balaourds, oppression sociale, toutes choses que la distance historique permet de ramener à des clins d'œil et à des jeux de miroirs exotiques et familiers, quitte à flirter avec l'anachronisme. Cette solidarité-là est charmante.

## Une préférence

*Les Petites Mazarines* est d'une autre farine. D'abord parce que, s'il parle de chacune des nièces de Mazarin, Combescot a élu la sienne et qu'elle est la moins frivole de toutes. C'est Marie Mancini, amour de jeunesse d'un Louis XIV à peine

sorti de l'adolescence et dont elle n'aurait jamais, affirment les échoïers, été la maîtresse, mais que la royale affection, sacrifiée sur l'autel de la raison d'État, auréola d'une légende dans tous les milieux aristocratiques d'Europe où devait la mener une existence mouvementée.

Il y a du soupirant chez Combescot, aussi le portrait qu'il trace de la connétable de Naples, un temps réfugiée à la cour d'Espagne, est-il frémissant de sympathie, même s'il ne cache rien de ses faiblesses et de ses égarements. Prisons, palais, couvents, exils: Marie Mancini aura traversé son temps à bride abattue, et c'est bien en ayant recours à un style échevelé, tout en reprises et en boucles, baroque en somme, que Pierre Combescot entend épouser son sujet. On en sort étourdi, sans jamais avoir connu l'ennui des pédants. L'érudition historique de Combescot sait chatoyer dans les arcanes d'un pouvoir (absolu et relatif) sur les mécanismes duquel le collaborateur au *Canard enchaîné* ne manquera pas de méditer, on le suppose, au profit de ses contemporains.

Si l'amour d'un roi est politique, chez les nobles que l'on enchaîne à Versailles autour de tables de jeux pour leur enlever tout «caprice de Fronde», il est raisonnable ou passionné, mais pragmatique, économique et presque toujours trompé, sous le regard complaisant ou fataliste de l'être trompé. Il faut s'y faire: on change d'amant, on change de maîtresse, on est «à plumes et à poil», comme ces diables d'Italiens à la sexualité débridée, on est parfois l'amant de sa tante ou de ses sœurs, qu'importe, la représentation continue, ses enjeux restent les mêmes. Chez les grands, les coucheries font l'histoire.

## La plus belle femme d'Europe

Marie Mancini était brune et mince. Elle aimait lire, et pas uniquement des romans, et affichait une indépendance d'esprit qui la rendait rétive au mariage comme aux alliances d'intérêt. Atypique, sa beauté, sans doute parce qu'elle fut remarquée par un roi, sut s'imposer à une époque qui les préférait roses et grasses. Hortense, sa sœur, était conforme au canon. Mieux: elle était, dit-on, la plus belle femme d'Europe. C'est sur ce cheval que paria Mazarin, qui la donna au marquis de La Meilleraye en échange d'un titre. La nièce héritant de sa fortune, la dot serait aussi belle que l'épouse, pourvu que le mari (du reste amoureux) consente à perdre son nom pour celui de duc de Mazarin, fondant ainsi une dynastie et perpétuant un nom désormais débarrassé de toute roture.

Avec *La Perle du cardinal*, Rose Vincent a elle aussi affiché ses préférences et, même frivole, la personnalité d'Hortense aurait pu, tout autant que celle de Marie qui en était à l'opposé, se prêter avec bonheur à la révérie historique. Las. On galopait dans la nuit en route vers Venise. Nous voici ramenés au gynécée romanesque.

Ici les paragraphes s'alignent sagement, les dialogues fleurissent bon les séries télévisées à costumes. Un bout de chair se montre inopinément, le mari est jaloux, l'abbé roucoulant, le vieil ami fidèle, la petite servante loyale, qui écrit comme une duchesse, les amants fougueux, et l'héroïne, une femme libre, il va sans dire, et tellement en avance sur son temps, ne croyez-vous pas?

## VIENT DE PARAÎTRE!

## Au sommaire:

Pour célébrer la fête nationale

Une couverture de Marcelle Ferron

LA GRANDE ALLURE

Michel Garneau

LA FÊTE ET LE SENS

Robert Laplante

LES 10 PLUS GRANDS MYTHES SUR LE FRANÇAIS AU QUÉBEC

Mario Beaulieu

UN DERNIER PAS POUR LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC

Marc Laplante

DÉFICIT MORAL, POLITIQUE ET DÉMOCRATIQUE AU PARTI LIBÉRAL DU QUÉBEC

Jean-Luc Guin

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET EXPÉRIENCE CONTINENTALE: AMÉRICANITÉ ET/OU AMÉRICANISATION?

Lucie Guillemette



L'HISTOIRE DE L'AMITIÉ AU FÉMININ

Andrée Ferretti, Élatine Audet, Sylvie Nicolas

LA PERFORMANCE ET LA SÉLECTION

Chantal Mallen

ABONNEZ-VOUS POUR EN SAVOIR PLUS!

L'Action nationale

425, boul. de Maisonneuve Ouest, bureau 1002

Montréal (Québec) H3A 3G5

Tél.: (514) 845-8533 - Téléc.: (514) 845-8529

Courriel: revue@action-nationale.qc.ca

Site: http://www.action-nationale.qc.ca

## LIVRES

BLEUE... COMME UNE ORANGE

## Les fainéants de la vallée fertile

La Chine, le Brésil, la Grèce, l'Égypte, New York, le Grand Nord des Inuits, l'Italie, l'Argentine, la Gaspésie et l'Afrique: voilà où vous emmène le cahier *Livres du Devoir* pour encore quelques semaines, si vous refusez, vacances ou non, et où que vous soyez, quoi que vous fassiez, de vous séparer de votre cher journal pour la période estivale.

Vous serez en bonne compagnie et, au premier chef, avec Aline Apostolska. Tous les jeudis soir de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, celle-ci anime *Bleue comme une orange*, une émission qui réunit un écrivain et un artiste pour engager un dialogue culturel et poétique des plus évocateurs autour d'un pays. Hélas! la radio, formidable créatrice d'atmosphères, est éphémère. Qu'à cela ne tienne: *Le Devoir* saura retenir ces paroles fugitives. Chaque samedi, retrouvez la version écrite spécialement pour vous de ce qui vous aura charmés trois jours plus tôt. Cette semaine, l'Égypte de May Telmissany et Naïm Kattan.

ALINE APOSTOLSKA

May Telmissany est née et a grandi au Caire qui reste, pour elle comme pour les Égyptiens, *Misr*, le «nombril du monde». Journaliste, écrivaine, cinéaste, elle habite actuellement à Montréal avec son mari et ses enfants, et termine un doctorat sur le cinéma égyptien en attendant de retourner vivre dans sa maison cairote en bordure du désert. Son dernier ouvrage, *Doniazade*, est paru aux éditions Actes Sud (traduction de Mona Latif-Gattaz).

Naïm Kattan est né à Bagdad, en Irak. Sa jeunesse fut nourrie par l'impact de la culture égyptienne sur tout le bassin méditerranéen. Installé au Québec depuis 30 ans, il a beaucoup contribué à l'essor de la littérature québécoise, notamment par son travail au sein du Conseil des arts et de l'Académie des lettres. Professeur associé à l'UQAM, il est resté très engagé dans la vie littéraire québécoise. Plusieurs de ses essais, nouvelles et romans ont été traduits dans diverses langues. Il dirige une nouvelle collection, «Métissages», chez Fides. Son dernier roman, *L'Anniversaire*, a paru chez Québec Amérique.

## Un rayonnement culturel plusieurs fois millénaire

Pour plusieurs personnes, il est difficile d'imaginer de finir ses jours sans avoir vu le Nil, sans s'être mesuré aux pyramides ou avoir touché du doigt les statues du temple d'Abou Simbel, sans s'être promené dans les ruelles du Khan El-Khalili, entre les statues à tête de bélier de Karnak ou les tablettes surchargées du Musée du Caire, sans avoir gravi le mont Sinaï pour voir se lever le soleil sur la mer Rouge. Malgré la pauvreté qui y règne, les risques que certains extrémistes font courir aux touristes, jusqu'à empêcher aujourd'hui l'accès serpin au territoire du Fayoum, l'Égypte reste un rêve, humain mais à la dimension des dieux. Un rêve d'éternité que les pharaons bâtisseurs ont érigé en voyant plus loin que la seule ombre portée de leur vie terrestre.

Ainsi, à travers les trois gran-

des civilisations qui l'ont traversée et construite — civilisation pharaonique, chrétienne puis arabe et islamique —, l'Égypte a imposé son rayonnement, marquant toujours sa place de foyer culturel de la Méditerranée. «Après la période d'apogée de Nasser, d'autres pays environnants — Liban, Syrie, Maroc, Tunisie... — ont constitué leur propre patrimoine, aujourd'hui visible à travers la spécificité de leur littérature, de leur cinéma, de leur vie artistique», explique May Telmissany. Les autres pays arabes ont acquis leur place aux côtés de l'Égypte, mais elle garde sa lumière. » A l'instar du phare d'Alexandrie — l'une des sept merveilles du monde —, elle reste la capitale culturelle de la région. Capitale certes: la ville du Caire existe depuis environ mille ans mais son emplacement fut aussi celui de Memphis, capitale de la cour de Pharaon. A travers cette pérennité géographique, le Caire impose son rayonnement plusieurs fois millénaire. Capitale encore: imaginez que 18 millions de personnes vivent là (alors que la population canadienne en compte 26) en harmonie malgré les dissensions sociales et l'absence, notamment, de classe moyenne.

Pas étonnant alors que l'Égypte ait autant nourri l'adolescence de Naïm Kattan, qu'elle ait joué ce rôle de phare sur la route qui devait le mener à devenir écrivain. «Pour être reconnu comme écrivain de langue arabe, il fallait être publié dans les revues égyptiennes.» Ce qui fut son cas dès l'âge de seize ans où il est salué comme l'enfant prodige de la littérature. «C'était pour moi un rêve très concret, raconte-t-il. Dans mon quotidien, j'étais nourri par la littérature, mais aussi par le cinéma et la chanson égyptienne.» Jeunesse enchantée donc, au sens fort du terme, sur l'écran de laquelle se détachent les figures exigeantes de Tahar Hussein et Naïm Mahfouz mais aussi celle d'Oum Kalsoum, même s'il avoue

qu'étant jeune il préférait les chanteurs Mohammed Abdul Wahab et Leyla Mourad. «Ils imitaient les Occidentaux et c'était à la mode. Comparée à eux, je jugeais Oum Kalsoum ringarde. Maintenant, c'est eux que je trouve ringards et elle, tellement sublime, avec l'extraordinaire pureté de son chant coranique...» Inoubliable figure qui réunissait des millions de fidèles tous les jeudis d'un bord à l'autre du bassin méditerranéen, et même au-delà, et qui justifie que l'on ait aujourd'hui créé une station de radio Oum Kalsoum. Plusieurs fois par jour, celle-ci perpétue la tradition des rendez-vous radiophoniques avec la grande prêtresse, qui dans l'inconscient collectif tient sans doute une place analogue à celles d'Isis ou de Nefertiti.

Quelque chose d'essentiel se perpétue donc d'un millénaire à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'une décennie à l'autre. Naïm Kattan parle d'une Égypte d'il y a 40 ou 50 ans, et May Telmissany, née en 1965, y reconnaît l'esprit de la ville. Quand on sort d'un musée, après avoir admiré la physiologie tellement typée sur les fresques et les hiéroglyphes, «on est frappé d'un coup par les visages des passants». C'est le même peuple, ce peuple d'énergie qui a construit les pyramides. «Il a été contraint, christianisé, arabisé, islamisé, mais c'est toujours le même peuple», s'émerveille Kattan.

Selon Telmissany, cette continuité explique la place du cinéma égyptien. Il s'agit de la perpétuation d'une «culture de l'image», entretenue depuis les «bandes dessinées que représentent les hiéroglyphes dans les temples, même si elle a changé de forme». Et de rappeler la figure, incontournable elle aussi, de Chahine, et notamment du *Sixième Jour* dont nous écoutons un extrait en studio. Des péplums de Cecil B. de Mille aux *Aventuriers de l'arche perdue*, d'Astérix au récent *Moïse*, l'Égypte n'a cessé de peupler nos grands écrans à tous, là-bas comme ici.

La société égyptienne reste celle qui régule le mieux les excès intégristes, les coptes comme les musulmans

à tous, là-bas comme ici.

## Le français, langue de la résistance

Tout ça, c'est la faute à Bonaparte! En 1998, on ouvrait les nouvelles salles égyptiennes du Grand Louvre, commémorant ainsi les 200 ans de la campagne d'Égypte du «petit empereur». S'il ne s'était mis dans la tête qu'existaient des liens inviolables entre la France et l'Égypte, s'il n'avait entraîné Champollion avec lui, aurions-nous découvert l'Égypte et inauguré ainsi l'immense influence qu'elle a exercée depuis sur l'Occident, sur le plan archéologique, religieux, culturel et architectural? Car l'Égypte ne vient pas à vous, il faut y aller. Cette vérité issue de la vision du monde même des Anciens Égyptiens, qui sortaient peu de leur territoire sacré de peur de



REUTERS

L'Égypte ne vient pas à vous, il faut y aller.

mourir ailleurs et de ne pas pouvoir par là même se réincarner (voilà pourquoi l'exil était une condamnation pire qu'une sentence de mort), explique qu'ils furent, du moins jusqu'à l'apparition du monothéisme, un peuple peu conquérant mais convoité et conquis. La chose est vraie pour Napoléon, tout autant que pour les Grecs et les Romains (certains historiens ne soutiennent-ils pas que les Grecs ont beaucoup emprunté aux Égyptiens?...).

Rendons aussi à Bonaparte le mérite d'avoir introduit le français qui, au cours de la période de domination anglaise qui a suivi la chute de l'Empire ottoman dont l'Égypte faisait partie, est devenue la langue que l'on choisit. Ayant «récupéré» une grande partie du pourtour méditerranéen, l'Empire britannique avait imposé la langue anglaise. Pour les élites, égyptiennes et irakiennes, le français s'est vite imposé comme la langue même de la résistance. «Ce sont des minorités, précisent mes inuités, mais une minorité active.» Économiquement et culturellement dominante.

Ainsi May Telmissany parle-t-elle français parce qu'elle est issue d'une famille de lettrés, ce qu'elle explique aussi qu'elle n'ait pas subi le joug islamique au sein de sa famille, pourtant musulmane. La société égyptienne reste d'ailleurs celle qui régule le mieux les excès intégristes, les coptes comme les musulmans. Le

gouvernement, imité en cela par l'ensemble de la population, empêche les dérives que l'on connaît dans les pays limitrophes. L'Égypte n'est-elle pas le pays qui a joué un rôle essentiel dans le dialogue entre Palestiniens et Juifs? Et n'est-ce pas la célèbre Université du Caire — première université musulmane au monde — qui, en 1999, a créé un site sur Internet où, à travers certains échanges épistolaires laissés par le Prophète, il apparaît clairement que celui-ci s'insurgeait déjà contre les dérives intégristes et notamment contre un détournement de Sa parole à l'encontre des femmes?

Naïm Kattan donne depuis plusieurs années un cours sur les figures bibliques à l'UQAM. Il y compare notamment les messages de la Bible et du Coran, constatant qu'il s'agit toujours «de textes de rapprochement et de libération». A la lumière de cette analyse, il dénonce «le détournement des textes à des fins politiques». Pour lui aussi, le français fut une langue de résistance, apprise à Bagdad, à l'Alliance israélite universelle au sein de laquelle il a fait ses études. «On me reprochait de choisir le français parce que l'Irak n'a jamais subi la domination française. Mais ce n'était pas ça. Pour moi qui rêvais de devenir écrivain, le français était la langue de la liberté et, à la fin de la guerre, de la libération. C'était la langue de l'ouverture à l'universel.» Une porte d'accès à Paris, puis à Montréal,

où il est devenu le défenseur de la langue et de la littérature francophone que l'on connaît. Chaque fois qu'il achève un livre en français, ce qui arrive de plus en plus souvent, puisqu'à présent il peut consacrer tout son temps à l'écriture, Naïm Kattan réitère le choix de résistance de son adolescence, alors que «passer de l'arabe au français [lui] a valu vingt ans de silence, et qu'il aurait été plus facile pour [lui] d'écrire en anglais».

## Des rythmes langoureux

A mes yeux nostalgiques, l'Égypte évoquera toujours une douceur de vivre, le reflet de la lune sur les bords du Nil, le soir, lorsque les pères de famille emmènent leurs enfants en promenade. Des danses sur des rythmes langoureux. Une nonchalance aussi, chez un peuple toujours prêt à sortir une noka, une plaisanterie, et à lever les bras au ciel dans l'acceptation de la fatalité. Le narguïlé, toujours présent lorsqu'à quatre heures du matin on joue aux échecs en écoutant de la musique dans les souks, les chevauchées à l'aube dans un désert encore vide de touristes. Les paons de l'île Eléphantine, le Old Cataract à Assouan, les coraux au large de Charm el-Cheikh, les rites populaires au Nil, la quiétude de Port-Saïd.

«C'est une qualité de vie faite d'attente et de foi profonde dans l'essentiel», explique Telmissany. Presque une ode à la paresse, érigée en philosophie de vie, comme dans certains ouvrages de Mahfouz mais aussi d'Albert Cosseri qui, dans *Les Fainéants de la vallée fertile*, évoque cette nonchalance typiquement égyptienne, qui colore même la façon de parler l'arabe. Pour cette raison, Tahar Hussein a écrit *Le Retour d'une âme*, tentant, selon Kattan qui l'a bien connu, «de raviver l'énergie des pharaoniens» qui semble somnoler dans chaque Égyptien.

J'en conclus que cette tranquillité est une conquête, non une défaite. Empire culturel, incontournable escale touristique et historique, l'Égypte tient toujours une place à part. Depuis quarante siècles, ce peuple avance, mais à sa façon, avec une lenteur terriblement efficace. Le Nil sans doute...

Cette série estivale est issue d'une collaboration spéciale entre *Le Devoir* et la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Tous les samedis de l'été, Aline Apostolska offre la version écrite de l'émission *Bleue* comme une orange, diffusée le jeudi à 22h sur les ondes de la Chaîne culturelle, 100,7 FM.

Cette émission vous invite au voyage et à la découverte, en compagnie d'écrivains et de voyageurs de renom. *Bleue* comme une orange est aussi un voyage sonore et musical réalisé par Clothilde Seille.

Jeudi 17 août, à 22h: *Bleue* comme... la terre inuite, avec Jacques Pasquet et Edwige Bage. [bleuecommeuneorange@montreal.radio-canada.ca](mailto:bleuecommeuneorange@montreal.radio-canada.ca)

ROMANS HISTORIQUES

## Le Paris des Lumières et des truands

L'ÉNIGME DES BLANCS-MANTEAUX ET L'HOMME AU VENTRE DE PLOMB

Deux volumes de 430 pages de Jean-François Parot Éditions JC Lattès Paris, 2000

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Ces deux romans parus il y a quelques semaines forment les deux premières «Enquêtes de Nicolas Le Floch, commissaire au Châtelet», aventures dont l'intrigue se déroule dans le Paris du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le premier récit fait la lumière sur la genèse du commissaire le Floch alors qu'il quitte sa Bretagne natale, où il exerce le métier de clerc de notaire à Rennes,

pour s'installer dans la capitale. Après force recommandations, il entre au service de Monsieur de Sartine, chef des affaires secrètes du roi Louis XV, pour devenir espion du lieutenant général de la police de Paris.

Sa première enquête lui fait découvrir la face cachée de la Ville lumière où règnent le crime, le jeu et la débauche sous toutes ses formes. Il y rencontre, tour à tour, un commissaire débauché et son épouse bourgeoise ex-pensionnaire de bordel, un cadavre affreusement mutilé et un bourreau qui fait office de médecin légiste à la morgue de la Basse-Geôle. De fil en aiguille, l'enquête mène Nicolas tout près de la couronne et de la favorite du roi, madame de Pompadour.

Grâce à cette enquête rondement menée, Nicolas gagne la confiance du monarque et le titre de commissaire au Châtelet. Le second tome propose une in-

trigue du commissaire le Floch sous les ordres du lieutenant Sartine. Cette fois, on le charge de mettre au jour les circonstances de la mort, mystérieuse, du fils d'un courtisan, proche du Dauphin et du parti dévot.

Dans une France agitée par les querelles religieuses et la guerre, Le Floch arrive à démêler l'écheveau de cette énigme qui l'amène à nouveau au cœur du pouvoir politique et de l'entourage du roi.

Alternant les personnages réels et fictifs, Parot fait habilement revivre le charme du Paris du Siècle des lumières, avec ses intrigues, ses amours galantes, ses maisons de plaisirs, ses histoires de corruption et de malfrats. Un bel équilibre entre le roman d'enquête, le récit d'atmosphère et la trame historique, sur fond de d'intrigue royale et de libertinage. C'est joliment un tableau de Boucher ou de Fragonard, et ça se lit tout seul.

## « La revente »

du 5 août au 6 septembre

Galerie

Art Mûr

encadrements

Arp • Assal • Barry • Baxter • Beament • Beaton • Bruneau  
Bureau • Charrier • Cloutier • Comtois • Daley • Evergon  
Forcier • Freeman • Gagnon • Gauvreau • Giguère • Hurlbutise  
Jonas • Lagacé • Lalonde • Laporte • Lavoie • Leduc • London  
Matte • McEwen • Molinari • Poirier • Schönlick • Simard  
Simonin • Steichen • Steinhouse • Torres • Van Halm • Vazan  
Wolfe • Zilon • etc.

3429, rue Notre-Dame Ouest (514) 953-0711

## Entre mer et ciel

Science et navigation

Les 12 et 13 août

Ateliers de fabrication, conférences animées dont «La Terre et le système solaire». Visite commentée de l'exposition «Où! La Terre est ronde: globes, cartes et instruments scientifiques»

Exposition «Le ciel et les hommes» présentée par le Club des astronomes amateurs de Longueuil

Participation du Planétarium de Montréal

Activités d'histoire vivante et manœuvres militaires du 18<sup>e</sup> siècle

MUSÉE STEWART AU FORT DE L'ÎLE SAINT-HELÈNE

Ouvert tous les jours, 10h à 18h  
Renseignements: (514) 861-6701  
[www.stewart-museum.org](http://www.stewart-museum.org)



LES ARTS

EXPOSITION

## Rendre l'art vivant

## UNE EXPÉRIENCE DE L'ART DU SIÈCLE

Musée d'art de Joliette  
145 rue Wilfrid-Corbeil  
Jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

C'est fou ce que les musées font d'effort pour dynamiser la présentation de leur collection permanente. Au Musée d'art de Joliette, sous un titre ambitieux qui prend tout de même le soin de préciser qu'il s'agit d'une expérience et non pas de l'expérience, se cache une rétrospective modeste quoique menée très intelligemment. Les organisateurs ont sélectionné une œuvre par an pour tout le XX<sup>e</sup> siècle, nombre auquel s'ajoute une centaine d'œuvres, manière de situer certaines des problématiques soulevées par l'art et les artistes au cours de cette période. L'accrochage est tout sauf insatisfaisant et mise sur l'intelligence du public, notamment par le biais de textes d'une précision et d'une pertinence qu'il convient de souligner.

L'exposition actuelle est l'objet d'une sorte de tandem muséal. A Joliette, donc, une œuvre par année pour les cent dernières années. L'exposition se fait encore plus ambitieuse alors que le musée régional s'est associé à celui de Brive-la-Gaillarde (les deux villes sont jumelées): le volet français de l'aventure prévoit de couvrir de l'an 1 à l'an 1900 à travers ses collections d'art et d'archéologie, à raison d'une œuvre toutes les cinquante années.

A Joliette, les collections étonnantes du Musée ont fournis les œuvres aptes à soutenir cette présentation qui aurait pu pêcher par excès de systématisme. Or, il n'en est rien. Plusieurs des pas qui sont esquissés dans cette avancée méthodique foulent le sol de l'art québécois et canadien. Les autres fraient dans les eaux de l'art international. La séquence chronologique aurait pu sombrer dans la tentation de reconduire les grands axes de l'histoire de l'art. Heureusement, loin

des orthodoxies du genre panoramique, l'exposition, montée très adroitement par la conservatrice Anne-Marie Ninacs, parvient à éviter les lieux communs par deux stratégies, dont l'une est plus évidente que l'autre.

## Un parcours jalonné

Ponctuellement, des îlots thématiques ont été aménagés dans le parcours de l'exposition, évitant une linéarité ennuyeuse ou par trop didactique: *Fiertés et remords* traite d'histoire, de politique et de colonialisme; suivent *L'Autre*, le *Bestiaire*, *l'Espace urbain*, la *Modernité du portrait*, l'Industrialisation, les *Manifestations sexualisées*, les *Références partagées* (autour de la culture populaire), et la visite de termine en introduisant le corps tel une *Frontière de chair*.

Ces «points de capiton», aurait dit Lacan, attirent à eux des œuvres en faisant fi de la chronologie, et confèrent une identité à ce siècle, ce à quoi plusieurs avaient renoncé, lui assignant la tâche de l'éclectisme, du tout-va (*anything goes*), ce qui a pu donner des armes aux détracteurs de l'art de notre siècle. De cette façon, en brisant le monolithe des grands récits qui avancent de façon linéaire comme si tout allait de soi ou par poussées de générations successives, travaillées d'utopies rarement avérées, l'exposition *Une expérience de l'art du siècle* fait preuve d'une belle réflexion méthodologique, d'invention également, et ne résiste pas à l'envie de procurer de réels plaisirs.

Ces derniers sont donnés par les œuvres, certes. Une place précieuse est réservée aux avant-gardes historiques québécoises. La photographie n'est pas en reste dans le récit articulé par l'exposition. Si tous les médiums (peinture, sculpture, etc.) sont combinés, la vidéo est laissée pour compte (elle est pratiquement inexistante dans la collection du musée). L'installation, dont on conviendra qu'elle était difficile à insérer dans un tel projet, vu l'espace qu'elle aurait forcément grugé, est rattrapée *in extremis*. La dernière pièce du parcours est une installation de

Massimo Guerrera, sur le modèle de celle qu'il avait présentée l'an dernier à la galerie de l'université Concordia. La technologie n'a pas la vedette dans cette exposition: seule une pièce de Jean Dubois introduit la question de l'interactivité, avec son écran tactile et son rapprochement (discutable) entre le corps féminin et les géographies variables.

## Une mise en scène exemplaire

Pour mettre en relief les pièces de Raymonde April, Paul-Émile Borduas, Sorel Cohen, Evergon, Charles Gagnon, Pierre Granche, Marian Scott et Kiki Smith pour (évidemment) ne nommer que ceux-là, la mise en scène de l'exposition est exemplaire. Malgré les césures introduites par les «points de capiton» thématiques, la déambulation est fluide. On regrettera par contre le format réduit des cartels qui ponctuent l'accrochage sous les œuvres, dont la petitesse des caractères n'invite pas à la lecture.

Ce détail est important, dans la mesure où — la chose ne va malheureusement pas de soi dans les musées — les textes sont d'une grande qualité. Les analyses n'écartent pas les considérations au sujet de la subjectivité des artistes. De plus, sur ces petits panneaux, les œuvres sont mises en valeur par des analyses sobres, qui évitent la surenchère et le verbiage, et dont les points d'ancrage dans les œuvres sont facilement reconnaissables.

Par exemple, au sujet de Jana Sterbak elle «abondamment travaillé le corps, le fragmentant, voire l'éviscérant pour donner une forme très matérielle à des tensions intérieures. Désire explorer toujours ce rapport privé/public, mais cette fois c'est d'un point de vue extérieur que l'artiste le considère. Le désir qui, fondamentalement, anime le corps et l'être de l'intérieur, est ici confronté à son encadrement dans la sphère sociale.» Ailleurs, la section *Imaginez l'invisible* explique en des mots très clairs une des voies suivies par les artistes, et qui peut échapper: «A partir de cette époque, les artistes multiplieront les moyens pour at-



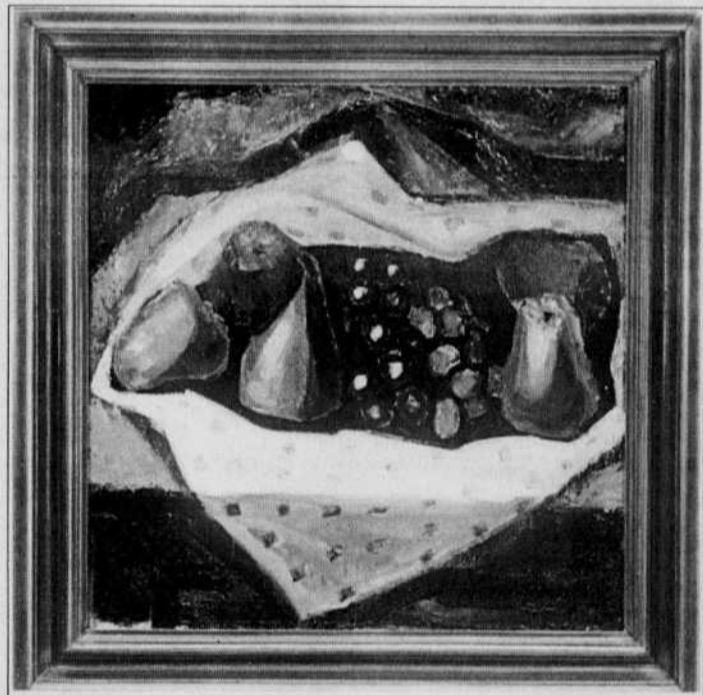
GINETTE CLÉMENT

Vol nocturne #2 de Charles Gagnon

teindre d'autres niveaux de réalité, pour incarner ce qui est ressenti mais non palpable, pour ouvrir les voies de l'imaginaire et celle de l'inconscient tout juste découvert par la psychanalyse au tournant du siècle.» Vue à travers la lognette de la conservatrice, l'œuvre «appelle [...] toute une réflexion sur l'expression socialisée du désir et la pression sur nos désirs les plus profonds.»

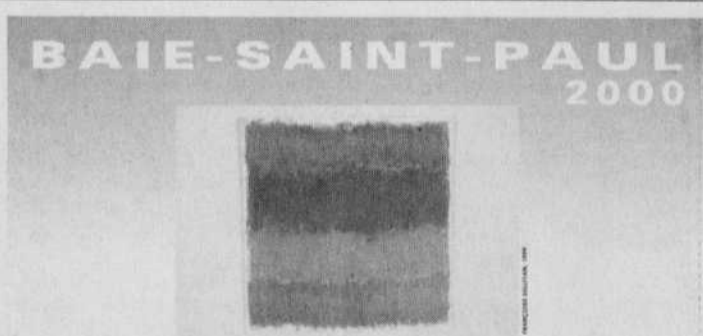
Si les textes ne révolutionnent pas le discours sur les œuvres — cela serait-il même approprié dans le contexte —, ils ont la qualité d'être d'une précision et de posséder une dimension pragmatique qu'il faut saluer. C'est d'ailleurs en raison de cette précision que cette exposition à caractère historique est à marquer d'une pierre blanche.

Qui plus est, le plaisir de jouer avec l'espace est également palpable lorsqu'on déambule dans les salles. À ce jeu de conception s'ajoute un côté espiègle qui n'est pas sans nous plaire. Dans l'escalier qui relie les salles, endroit inusité pour élaborer du sens, la conservatrice a ajouté une citation de Joan Miró qui devient moqueuse dans ce contexte de chronologie serrée, auto-ironique presque, et qui marque les allées et venues de l'entreprise qu'est *Une expérience de l'art du siècle*: «La question de date est purement anecdotique, ce qui est important, c'est l'ensemble de l'œuvre de toute ma vie, quand je ne pourrai plus la continuer, ce sera une âme mise à nu.» (Notes de travail, 1940-41). Savoureux clin d'œil.



CLÉMENT &amp; MONGEAU

Les Raisins verts, d'Émile Borduas



## LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL de la nouvelle peinture

du 4 août au 4 septembre

JEUDI 17 AOÛT

16 h Table ronde sous le thème «Peinture et nouvelles technologies»

SAMEDI 19 AOÛT

16 h Conférence-rencontre avec Françoise Sullivan  
17h à 18h Performance - danse contemporaine  
Les Productions Château-Buté  
Nicole Pellerin et Mario Veillette

JEUDI 24 ET VENDREDI 25 AOÛT

Colloque «Faire œuvre: Le fil de la métis»  
sous la présidence d'honneur de René Passeron

SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 SEPTEMBRE

Forum - Le Symposium, un événement en perspectives et en prospectives -

PEINTURE MÉTIS

UN ÉVÉNEMENT RENDU POSSIBLE GRÂCE À

Le partenaire principal

Le Centre d'art est subventionné par

• le Centre de la culture et de l'éducation  
• le Centre de la culture et de l'éducation  
• le Centre de la culture et de l'éducation

Et commandité par

• le Centre de la culture et de l'éducation  
• le Centre de la culture et de l'éducation  
• le Centre de la culture et de l'éducation

11, rue Forget (418) 435-3681

www.ava.qc.ca/symposium2000



GINETTE CLÉMENT

Sans titre de David Salle

Les Beaux dimanches au  
**Fort-Lennox**  
saison 2000

PRÉSENTÉS PAR  
**LE DEVOIR** **LE CANADA FRANÇAIS**  
**104.1 FM** **Caméléon**

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE  
**CE DIMANCHE 13 AOÛT**  
LA COMPAGNIE FRANÇAISE DE LA MERIE :  
DEMONSTRATIONS DE MANŒUVRES MILITAIRES D'ÉPOQUE.

RENSEIGNEMENTS : LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX, SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX  
**(450) 291-5700**

Partenaires: Parcs Canada, Canada, Municipalité de Fort-Lennox, Richelieu, AVOCAT, Autoroute 15, Route 221 ou 223 sud.

◆ LE DEVOIR ◆

# JARDINS

## Arbres honnis

*Certaines municipalités ont interdit la plantation des vigoureux saules, peupliers et érables argentés sur leur territoire*



Les arbres hors la loi, le saule en fait partie, ne sont pas si destructeurs qu'on le croit.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La fortune des arbres, comme celle des hommes, connaît d'étonnants revirements. Tel était adulé qui aujourd'hui est honni. À un autre, on ne trouvait que des qualités faute d'en connaître les travers. Ainsi, l'érable argenté qu'on estimait pour sa croissance rapide et son feuillage découpé est banni de municipalités sous prétexte de racines envahissantes. Pour les mêmes raisons, le saule pleureur au port gracieusement mélancolique est devenu un indésirable planté par les seuls fous et poètes. Et l'érable de Norvège si abondamment planté se révèle moins policé qu'on ne le croyait. Ni tout à fait bons ni complètement mauvais, qu'en est-il de ces arbres?

**L'**érable argenté, les saules et les peupliers sont arbres de terrains humides aux vigoureuses racines superficielles. Quand les racines de ces arbres assoiffés viennent à proximité de tuyaux d'égout ou d'eau potable endom-

Quant aux allégations de racines puissantes forçant les fondations de nos maisons, cela relèverait aussi de la fabulation la plus paranoïaque. Tout au plus ces racines pourraient-elles agrandir — et encore — des fissures déjà existantes.

### Bois faible

En dernier lieu, tous ces arbres hors la loi partagent l'insigne qualité et l'énorme défaut d'une croissance rapide et donc d'un bois faible. Pas plus ni moins faible que l'érable à Giguère (*Acer negundo*), remarque cependant Suzanne Gourvil, arbre qui pousse où bon lui semble et en toute légalité. Quant à la résistance au verglas, faut-il rappeler combien d'arbres à bois dur (l'érable à sucre par exemple) en sont sortis ébranchés? Ces arbres honnis ne sont donc pas si destructeurs qu'on le croit.

### Plantation en toute sécurité

En fait, érable argenté ou pas, tout arbre à grand développement devrait être planté à plus de trois mètres de la maison pour garder la cime bien à distance du toit tout autant que les racines à distance des fondations. Dommage, le mignon petit marronnier d'Inde né du marron qu'un écureuil a enfoui contre la fondation de votre maison devra être déplacé. Tout comme le hêtre dont une faine a germé sous la marche d'escalier et qui déjà touche à la fenêtre.

Si vous replantez ces arbres cadeaux du ciel ou des écureuils, sachez que vous obtiendrez une progéniture inattendue et différente de la variété mère. Ainsi va la génétique. Par exemple, il y a fort à parier qu'un févier germant dans votre compost aura les longues épines

de son espèce bien que l'arbre mère ait été inerme, explique Isabelle Duchesne de l'Institut québécois de développement de l'horticulture ornementale. D'ailleurs, les variétés de nos arbres ornementaux sont multipliées par greffage et non par semis. Tout ceci explique que les multiples rejetons de votre érable de Norvège *Crimson King* ou *Drummondii* présentent un feuillage platement vert.

### Drakkar contre canot

Parlons-en d'ailleurs de ce prolifique semeur d'érable de Norvège. Que ses samares germent à tort et à travers de la haie et des plates-bandes passe encore, mais quand sa progéniture envahit les secteurs de régénération de forêt comme celle du mont Saint-Bruno, c'est plus inquiétant. D'ailleurs, l'érable de Norvège est considéré comme une plante envahissante au Canada et dans de nombreux États américains du Nord-Est — Maine et Massachusetts, entre autres — de même que par la Ville de Montréal. Cette dernière recommande tout simplement de ne pas en planter. Modérons donc notre enthousiasme pour cet arbre importun. La perfection, constatons-le encore une fois, n'est pas de ce monde. Tant mieux.



Le peuplier



On a aussi accusé les érables argentés, avec ou sans nid de guêpes, d'avoir asséché certains sols glaiseux faisant craqueler les fondations des bâtiments.

## Que faire cette semaine?

■ Érable argenté: Suzanne Gourvil aime bien la variété *Weiri* au port pleureur, aux feuilles très découpées et aux revers d'argent, bien sûr pour vastes espaces.

■ À l'érable de Norvège, préférez l'érable rouge: notre ingénieur forestier a un faible pour le *Morgan* (de l'Arboretum Morgan du même nom à Sainte-Anne-de-Bellevue). L'érable *Morgan* conserve un tronc unique tout au long de sa croissance et rougit bellement à l'automne.

■ Pour info sur les plantes envahissantes du Canada, tapez à tout hasard <http://www.cws-sc.gc.ca/habitat/>; peut-être le serveur daignera-t-il vous répondre. Pour les États-Unis, <http://www.fs.fed.us/r9/weed/>; vous ne pouvez pas vous trompez.

■ Récolte des graines. Récoltez sans hésiter les graines d'espèces ou de variétés non hybrides dont les fruits sont maintenant secs: ancolie du Canada, certains géraniums vivaces, cosmos, etc. Pour les ressemer où bon vous semble.

■ Faites emplettes d'un joli cahier solidement relié pour y consigner vos notes de jardin: les achillées *Terra cotta* qui détonnent contre les *Salmon Queen*, la plate-bande qui aspire à plus de verticale, les vieux rosiers qu'il faudra dégager de la haie. Vous y collerez les photos de votre jardin à toutes époques de la saison et des illustrations de magazine pour l'inspiration et les longues soirées d'hiver.

Joliment présenté, *Le Bloc-notes du jardinier* de Noël Kingsbury en serait la version de luxe à donner aux amis jardiniers en panne d'idées. Mais attention, les indications de culture se réfèrent à un climat plus doux que le nôtre et les diktats de l'auteur en matière de goût agaceront peut-être les esprits plus libres (Gründ, 2000, 28 \$).



Danielle Dagenais

tanique de Montréal. En fait, toute racine peut obstruer des tuyaux. Celles d'arbres à croissance rapide les obstruent plus rapidement, tout simplement.

Certaines municipalités ont donc interdit la plantation des vigoureux saules, peupliers et érables argentés sur leur territoire. La Ville de Montréal, elle, se contente de déconseiller la plantation de certaines essences, dont les saules et les peupliers, mais utilise encore des érables argentés dans certains parcs, mentionne Suzanne Gourvil.

### Accusés à tort

On a aussi accusé les érables argentés de nos villes d'avoir asséché certains sols glaiseux faisant craqueler les fondations des bâtiments. On sait qu'un sol argileux se contracte en séchant et s'affaisse. Là encore, Suzanne Gourvil vient à la défense de l'arbre mal aimé. En fait, c'est plutôt le drainage des sols exigé par la construction de rues et de trottoirs, entre autres, qui a asséché le sol au fil des ans.